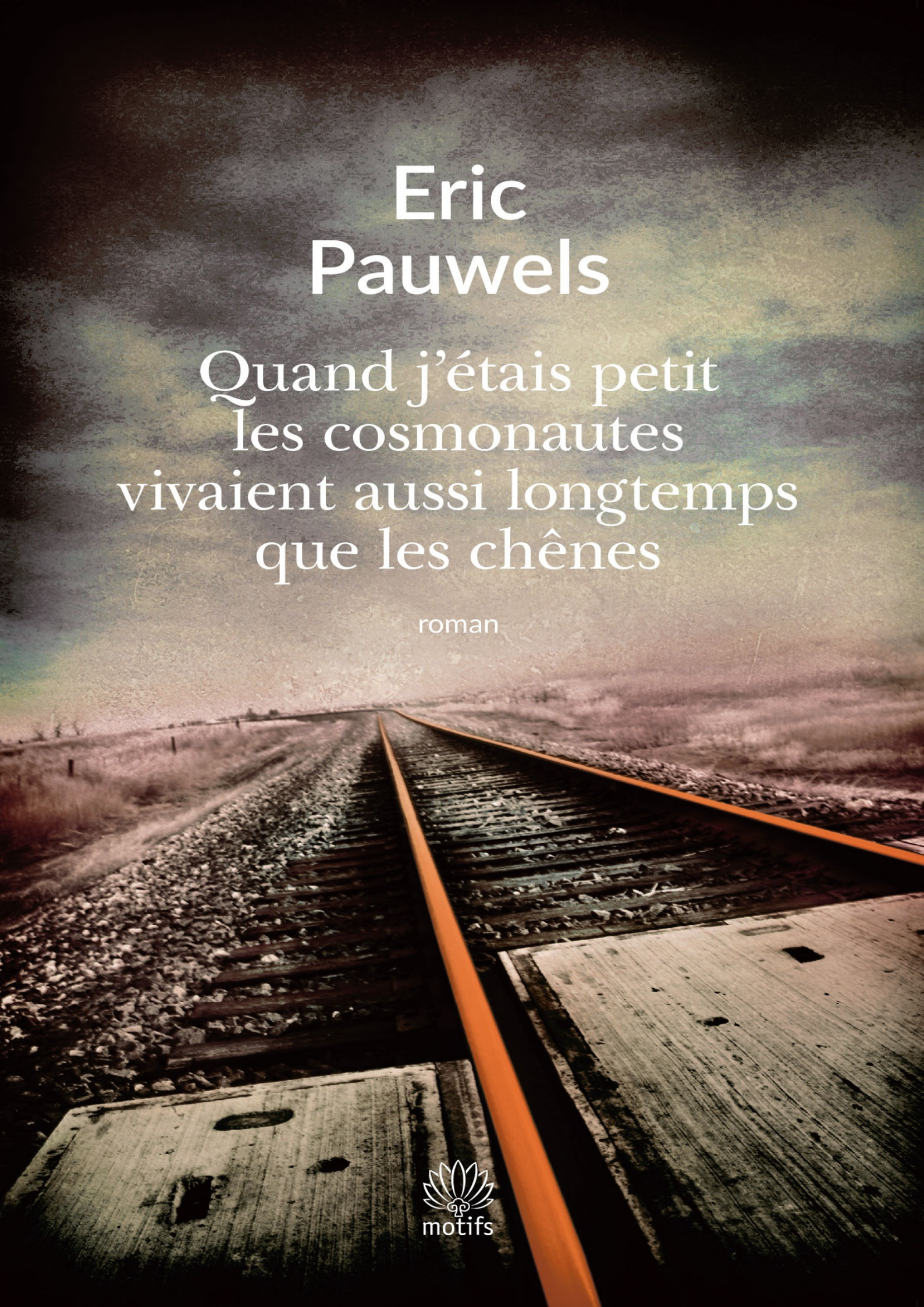




Eric
Pauwels

Quand j'étais petit
les cosmonautes
vivaient aussi longtemps
que les chênes

roman



Quand j'étais petit les cosmonautes vivaient
aussi longtemps que les chênes

Eric Pauwels

**Quand j'étais petit
les cosmonautes
vivaient aussi longtemps
que les chênes**



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'ajoutai que ma destination finale de ce jour n'était pas Nancy mais, un peu plus loin, Lunéville où j'allais rejoindre Martin, une connaissance. J'avais rencontré Martin Cavalier il n'y a pas si longtemps, à l'époque où je circulais encore en voiture et où je faisais de grandes balades avec mon vieux chien mort depuis. Martin, la trentaine, assistant social, s'occupait d'handicapés mentaux, et nous nous étions croisés sur un sentier de montagne dans les Vosges, lui avec un groupe d'une dizaine de personnes qu'il avait emmenées en promenade, moi avec mon chien. La bête, fatiguée, s'était assise un instant pour souffler quand le groupe arriva à notre hauteur et s'arrêta lui aussi. Le vieux chien s'était alors laissé caresser tour à tour par chacun des handicapés, dont certains avaient d'ailleurs accompagné le geste par un petit mot de réconfort. Martin et moi nous nous étions amusés de la scène, puis nous étions chacun repartis de notre côté. Le soir même, les circonstances devaient nous réunir à nouveau au château de Lunéville où Martin était venu comme moi assister à une conférence sur le thème de Suzanne au bain. Cette vieille histoire biblique, qui se passe à Babylone, fut mille fois reprise par les peintres parce qu'elle leur permettait de représenter des nus féminins. Suzanne est en effet surprise au bain par deux vieillards cachés dans les fourrés, car elle se baigne dans son jardin. Ils l'observent longuement, puis l'approchent. C'est tantôt cette observation coupable, tantôt l'approche libidineuse que la peinture a exploitée selon les époques, mais toujours avec une Suzanne nue au centre du tableau. La morale sera sauvée car l'histoire finit bien : Suzanne se refuse en effet à eux. Mais pour se venger les vieillards l'emmènent chez le juge et disent l'avoir surprise avec son amant, ce qu'elle nie de toutes ses forces. Le juge convoque alors les deux hommes séparément et constate à quel point leurs récits divergent. Ils seront condamnés et Suzanne retrouvera son

honneur.

Martin et moi, nous nous étions retrouvés après la conférence dans un café de Lunéville, et notre camaraderie toute récente s'était trouvée renforcée par le choix de la Suzanne que nous préférions tous deux. De toutes les diapositives que le conférencier avait montrées, nous avons surtout été touchés par celle de Rembrandt. Non seulement Suzanne y apparaît particulièrement jeune et vulnérable, mais c'est la seule représentation où elle regarde, surprise, le spectateur du tableau, car c'est l'unique peinture où ne figure qu'un seul des deux vieillards : le second est le spectateur. Autour de cette rencontre dans les Vosges et du regard de cette jeune femme s'était donc nouée une complicité. Plus tard Martin avait scellé cette connivence en me faisant parvenir un croquis du tableau. J'avais particulièrement aimé le dessin de Martin, car le voyeur y semble encore plus lubrique que dans l'original et Suzanne encore plus jeune et plus effrayée.



Mon voisin, qui connaissait l'histoire de Suzanne et des vieillards, approuva notre choix et me dit que mon histoire lui en rappelait une autre. À mon grand étonnement il commença à me parler d'Ali-Baba et des quarante voleurs ainsi que de sa nièce, dont il s'était beaucoup occupé lorsque celle-ci était encore enfant. La petite avait adoré l'histoire d'Ali-Baba et se l'était fait raconter à plusieurs reprises par son oncle, lorsque celui-ci

demanda un jour à l'enfant de lui raconter le conte à son tour. La petite s'était relativement bien débrouillée, me rapporta-t-il, mais à chaque fois qu'il lui fallait prononcer la formule magique qui ouvrait la grotte aux trésors, elle ne disait pas « Sésame ouvre-toi » comme l'histoire le veut, mais « Suzanne ouvre-toi ». Je me réjouis comme lui de la méprise, et nous restâmes un moment pensifs à hocher de la tête en souriant, en équilibre entre les mots innocents sortis de la bouche de l'enfant et l'humour peu délicat de l'adulte. Il me déclara ensuite n'avoir jamais été à Lunéville, et m'invita pourtant à me rendre jusqu'à la synagogue qui était la plus vieille de France et datait du XVIII^e siècle. Louis XVI avait permis sa construction à la condition qu'elle ne soit pas alignée sur les maisons de la rue, mais bâtie en retrait. « Vous verrez, me dit-il, ce qu'il en est de ce fameux retrait. » Et il raconta que toute l'histoire de son peuple était bâtie sur ces retraits continuels, mais que cela importait peu puisque l'essentiel ce n'était pas ces questions d'espace, mais bien le temps, la question de la transmission dans le temps, et que de ce point de vue-là, toute cette histoire de terre d'Israël au Proche Orient, où il n'avait jamais mis les pieds, n'avait, selon lui, pas grand-chose à voir avec l'histoire de son peuple. « Mais à ce propos, ajouta-t-il, si vous vous rendez à Venise, allez donc voir le vieux ghetto. Il date, lui, du XVI^e siècle et c'est le plus vieux d'Europe. C'est la première fois qu'on a enfermé les Juifs dans un quartier officiellement fermé par des grilles la nuit. Allez-y, me dit-il, allez-y et constatez par vous-même, car on voit encore, creusées dans la pierre, les cavités où venaient se placer les grilles qui verrouillaient le quartier. C'était une communauté importante, et c'est d'ailleurs de là qu'est partie au XVII^e siècle l'exclusion portée par Rabbi Mortera contre Spinoza, ordre qui est remonté alors jusqu'à Amsterdam. » Puis il me dit encore

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mes tantes à moi, de véritables tantes flamandes. Je les revois encore toutes deux dans leur salle-à-manger-salon lors des visites familiales du dimanche devant l'imposant buffet qui ornait la pièce et sur lequel trônait une majestueuse Vierge sous cloche de verre, elle-même surmontée d'une grande peinture représentant quelques vaches rassemblées autour d'un saule sur fond de campagne flamande. Je racontai à mon voisin comment, assises à la table recouverte d'une toile cirée et garnie d'un napperon de dentelle, elles commentaient les événements de la semaine dans le quartier. Cela finissait invariablement par une référence appuyée aux trois G qui, pour elles comme pour beaucoup de Flamands, symbolisaient les devises de la Flandre. À ma surprise mon compagnon de voyage me demanda de quels G il s'agissait, et je lui répondis que les trois G dont elles parlaient, c'était *Geld*, *Gat*, *God*, c'est-à-dire l'argent, le cul et Dieu, les trois éléments autour desquels le monde tournait. « Oui c'est vrai, me dit-il, la Flandre d'aujourd'hui a oublié comme elle était catholique hier encore, plus catholique que le pape. » Et il me rappela les inscriptions en croix qui ornent encore aujourd'hui la fameuse tour de l'Yser, lieu de pèlerinage des nationalistes flamands, AVV et VVK : *Alles voor Vlanderen*, *Vlanderen voor Kristus*, c'est-à-dire : Tout pour la Flandre et la Flandre pour le Christ.



Et comme il restait à penser, à cette tour peut-être, il ajouta après un instant qu'il ne fallait pas juger trop vite, qu'il fallait essayer de comprendre. « Et comprendre, reprit-il, c'est avoir de la mémoire et regarder l'histoire de ce petit pays qui, au long des siècles, n'a cessé d'être colonisé, que ce soit par les Hollandais ou les Espagnols, par les Allemands ou les Français, mais toujours colonisé. Et après des siècles de déportation sur ses propres terres, il faut maintenant que la Flandre trouve sa propre identité face aux autres. » Je lui répondis que c'était vrai, qu'elle me semblait en état de schizophrénie, qu'il lui manquait encore ce miroir que l'autre peut offrir et dans lequel elle puisse se regarder et se reconnaître. L'heure de mon train approchait et nous nous séparâmes. Je lui souhaitai un agréable séjour à Nancy et une bonne lecture à sa bibliothèque préférée. Il me souhaita en revanche un bon voyage jusqu'à Venise. Et nous nous quittâmes comme de vieux amis.

Dans le train pour Lunéville je m'assis face à une dame âgée habillée à l'ancienne avec tailleur pied-de-poule et collier de perles, heureux de ma solitude retrouvée. Elle tricotait, absorbée par son travail, et ne releva la tête ni à mon arrivée dans le compartiment, ni au départ du train. J'étais fasciné par la gestuelle, devenue rare, du tricot qui prenait toute son amplitude avec le rythme du train et la cadence des paysages. Espaces vierges et forêts se succédaient, laissant parfois apparaître l'étendue d'une scierie où s'épalaient à ciel ouvert des milliers de troncs d'arbres empilés comme des montagnes d'allumettes. Par moments, la femme redressait le buste, relevait la tête et, arrêtant le tricot, regardait le paysage. Son visage quittait alors la concentration du geste, se détendait et donnait l'impression de s'ouvrir au monde, de s'éclairer.

Hypnotisé par l'agilité des mains et la danse des aiguilles, je restai à la regarder quand me revint en mémoire une autre tricoteuse, une tante éloignée et son mari dont je n'oublierai jamais le surnom puisqu'on l'appelait *De Vinger*, Le Doigt, à cause de sa petite taille. Il est resté ancré dans mes souvenirs, car nous lui rendions souvent visite et je l'adorais avec sa tête chauve en forme d'œuf, mâchouillant sans cesse un vieux cigare. Je devais avoir une dizaine d'années lorsqu'il est décédé, et de cela aussi je me souviens car j'étais justement parvenu à sa hauteur. Il n'avait fait d'autre école que buissonnière et jouait depuis qu'il était jeune aux apprentis brocanteurs avec un indéniable sens de la débrouille et du commerce à une époque où personne ne brocantait. Le temps qu'il n'avait pas passé à l'école, il l'avait gagné à se faire des connaissances dans un monde interlope et plus précisément aux docks où son père travaillait. Avant même que la guerre n'éclate, beaucoup de Juifs fuyaient l'Allemagne car y travailler et vivre leur était devenu impossible. Pour aider des amis, mon père avait ainsi hébergé quelques mois un de leurs cousins Juif allemand en fuite : le jour même où les Allemands entrèrent à Anvers en mai 1940, on le retrouva pendu dans sa chambre. Beaucoup se doutaient qu'un sort peu enviable les attendait, et tant ceux d'Allemagne que ceux d'Anvers, tous cherchaient à fuir plus loin encore, c'est-à-dire à prendre le bateau pour l'Amérique. C'est naturellement pendant cette période de plusieurs mois qui précéda la guerre, où tout se monnayait afin de pouvoir fuir, que mon oncle fit ses affaires les plus lucratives. Ses relations juives lui fournissaient des diamants, il vendait leurs meubles, se procurait Dieu sait où de l'argent frais et les aidait à embarquer pour un avenir meilleur. Lorsque les Allemands occupèrent le pays, il fut assez rapidement arrêté, soupçonné de trafic avec les Juifs. Sans preuve d'accusation formelle, il évita le peloton

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sur le blason de la cité, quand un brouhaha me fit relever la tête. Dans le hall de l'hôtel venaient d'arriver Martin et une dizaine de ses compagnons. J'étais seul dans le restaurant et leur fis signe. Après quelques instants tous entouraient ma table, me saluant d'un geste ou d'un sourire jusqu'aux oreilles, examinant avec intérêt la décoration de l'endroit, s'emparant d'un petit pain ou d'un pot de confiture en réduction. Je fus surpris qu'après tout ce temps certains me reconnaissent, et l'un d'eux demanda des nouvelles du « vieux chien » dont je dus annoncer la mort. Un voile de tristesse leur passa sur le visage, mais Martin ajouta que c'étaient des choses qui arrivent et que, tout compte fait, cela faisait partie de la vie, et tous l'approuvèrent en silence.



Nous aurions aimé répéter les circonstances de notre rencontre dans les Vosges il y a plus d'un an par une balade dans les collines, mais la météo ne s'y prêtait pas, et Martin m'invita à déjeuner avec eux au Centre. Ils étaient venus à pied jusqu'à l'hôtel, et notre promenade de la matinée commença par une longue traversée du jardin qui bordait le château. De gros nuages sombres passaient dans le ciel gris, et nous étions seuls dans le parc aux grands platanes où volaient et criaient des centaines de corbeaux. Tandis que les handicapés s'étaient dispersés par groupes de trois ou quatre et se promenaient de-ci de-là, Martin et moi nous étions assis sur un banc. Le plus jeune du groupe devait avoir dans les vingt ans et le plus âgé la

quarantaine. Je les regardai longuement en me disant que rien ne les distinguait de loin des autres, si ce n'est le rythme de leur démarche : une allure plus souple, comme celle de quelqu'un qui serait légèrement ivre, et puis des attentions soudaines accordées à l'une ou l'autre chose, comme le font les enfants. J'étais comme eux fasciné par la présence des corbeaux et j'avais commencé à dessiner sur mon carnet l'esquisse d'un platane quand l'un d'eux vint s'asseoir à mes côtés sur notre banc. Il resta un moment à ne rien dire, puis prit délicatement ma main qu'il serra dans la sienne. Après un temps assez long, il m'expliqua d'une voix douce et posée qu'il s'appelait Jean-Marie, que je ressemblais à son père et précisa que son papa, tout comme moi, était vieux et beau. « Mais je vais te dire, ajouta-t-il, ça fait des années et des années que je n'ai pas vu mon papa, et pourtant il aime tellement les voyages et il n'a qu'à prendre un tramway jusqu'à la gare et puis le train pour venir me voir, et il ne l'a jamais fait, et c'est dommage parce qu'il aime tellement voyager. » Un long temps passa où il me tenait la main me regardant de biais en souriant, il répéta encore à quel point son père aimait pourtant les voyages, puis il prit doucement mon carnet, le crayon et entreprit de continuer à sa façon mon dessin en croquant le profil d'un oiseau. D'où nous étions assis, au centre du parc, nous apercevions la campagne environnante et les collines qui encerclaient la ville au loin. La confrontation entre nature et culture, entre la masse carrée, la prétention du château et la douceur ronde de la campagne était évidente, lisible. Nous étions perdus chacun dans nos pensées quand un pigeon solitaire s'avança en roucoulant vers nous et s'arrêta près du banc, comme intrigué par notre présence. Jean-Marie releva la tête, l'observa longuement, puis nous regarda, ravi. Et tandis que le pigeon restait là à nous fixer, Jean-Marie se leva le plus délicatement possible, fit un demi-cercle pour ne pas effrayer

l'oiseau, et se dirigea vers un groupe qui plus loin examinait les corbeaux dans les arbres. Après un temps, comme nous restions seuls, Martin me dit que la présence de ce pigeon lui rappelait la rencontre avec mon vieux chien, la façon dont celui-ci nous avait tous mis à égalité. Il me revint alors à l'esprit l'histoire d'un autre chien, dans une autre vie, ou presque. C'était il y a déjà plus d'une dizaine d'années : j'avais lu avec émotion le récit d'un homme, Salah Hachad, enfermé pendant dix-huit ans au bagne de Tazmamart dans le désert marocain, gelant l'hiver, étouffant l'été, injustement condamné pour avoir participé à un coup d'État contre le roi Hassan II. En lisant son témoignage j'avais été ramené à ces heures de mon enfance où je regardai fasciné et terrorisé l'image de Dantès, le futur comte de Monte Cristo, enfermé des années dans sa cellule du château d'If. J'avais voulu rencontrer cet homme, écouter de sa bouche le récit de l'horreur et m'étais rendu au Maroc où il me reçut chez lui une journée entière avec la plus grande des gentillesse. Une journée entière pour comprendre comment il avait fait pour survivre, pour ne pas devenir fou, pour ne pas devenir aveugle, car il avait passé dix-huit ans dans une cellule de quelques mètres carrés sans jamais voir le bleu du ciel. Salah Hachad avait mis dix mois pour bricoler un petit miroir d'aluminium fixé à des tiges de palmier mises bout à bout. Passé par le trou d'aération du plafond, le minuscule réflecteur lui avait sauvé la vie dans l'obscurité totale de la cellule, lui apportant chaque jour une faible lueur. Je répétais à Martin les mots mêmes de Salah Hachad qui m'avaient hanté : « Manger comme une bête, dormir comme une bête, traîner ses cheveux par terre et ne plus avoir de dents pour ronger ses ongles qui se transforment en lames rouillées, écouter son corps hurler chaque matin et ses membres faiblir d'heure en heure. » Pendant dix-huit ans, cet homme retourné à l'état animal avait survécu grâce à la pensée, à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'on puisse dire, c'est que la ruée pour venir en aide aux réfugiés resta discrète, voire totalement invisible. Le gouvernement décida alors qu'il imposerait aux communes les plus riches et disposant des locaux nécessaires l'accueil de ces personnes qui avaient dû fuir leur pays d'origine. La commune du Coq, qui disposait d'un bâtiment libre situé à la lisière du village, fut alors désignée pour héberger quelques dizaines de réfugiés. On vit donc déambuler dans les rues de la station balnéaire des Africains emmitouflés dans des manteaux pas vraiment à leur taille, qui semblaient comme tombés du ciel et se demandaient ce qu'ils pourraient bien faire pour tuer le temps. C'était étrange de voir ces visages noirs dans un coin du pays où des Belges d'origine marocaine ne mettent que rarement les pieds, dans ce pays où l'on venait de publier une enquête d'opinion sur le racisme dans laquelle les chiffres des statistiques ne renvoyaient plus aux catégories assez grossières « raciste » et « non raciste », mais à un classement plus subtil qui s'échelonnait de « pas du tout raciste » à « raciste » en passant par « un peu raciste » et « modérément raciste », comme si l'on pouvait être raciste avec modération. Je me souviens avoir vu un réfugié africain s'aventurer dans le froid de l'hiver jusqu'à la plage. Il est resté longtemps debout, fixe, les bras serrés autour de lui, l'écharpe au cou et le bonnet tiré sur la tête, à regarder l'horizon de la mer. C'est une image qui m'est restée que celle de cet homme désespéré regardant longuement l'horizon dans le froid de l'hiver. J'avais d'autre part fait connaissance avec le jeune assistant social flamand qui dirigeait le centre d'hébergement et je le croisais parfois lors de mes courses au village. Nous n'avons jamais échangé que quelques paroles convenues ou quelques gestes de salutation, mais c'était un jeune homme jovial et plein d'énergie qui contrastait avec la population locale et les retraités en villégiature. Mis à part que le Flamand avait de

longs cheveux ramenés en arrière, Martin me faisait penser à lui : même type d'homme jeune et même bonne humeur inébranlable face aux événements. Mais cette bonne humeur ne devait pas durer, car après quelques semaines de cohabitation la situation s'envenima. On avait bien senti que le courant ne passait pas entre la population locale et les réfugiés, c'était le moins que l'on puisse dire. Depuis le début on les avait regardés de haut, on commençait maintenant à les traiter de fainéants et de profiteurs d'abord, de voleurs ensuite. Pas une cigarette, pas un fruit, pas un chewing-gum ne pouvait disparaître d'un étalage sans que le directeur du centre ne soit importuné. Les commerçants mirent la pression, puis la police, puis les autorités communales : les brebis galeuses étaient tout désignées. De toute part affluèrent peu à peu plaintes, réclamations et accusations. Puis cela ne cessa plus. Un matin on retrouva le jeune directeur pendu à un arbre au fond du jardin attenant au centre. Longtemps sa mort me resta en travers de la gorge, et du cœur. On dispersa les réfugiés vers d'autres centres d'hébergement, et le conseil communal décida qu'un souvenir aussi terrible et tellement nuisible pour l'image de la ville devait être effacé. Avant la fin de l'hiver, le bâtiment fut rasé par les bulldozers et le terrain vendu à des promoteurs immobiliers. « Aujourd'hui, dis-je à Martin, se tient à la place un immeuble de standing, une résidence pour personnes du troisième âge. »



Il n'y avait pas grand-chose à rajouter à cette triste histoire et nous avons commandé un petit alcool pour nous remettre. Je m'en voulais un peu d'avoir raconté cette anecdote à Martin,

peut-être parce qu'elle concernait quelqu'un avec un tempérament si proche du sien, bourré d'énergie et prêt à tout, enfin presque tout. J'ai rajouté, pour le faire sourire, qu'il était comique d'imaginer que les gens de ce pays avaient choisi un lion d'Afrique comme figure symbolique pour leur drapeau, et que devant chaque maison communale, devant chaque bibliothèque, devant chaque école, devant chaque commissariat flottait un drapeau avec un lion africain qui rugit et semble prêt à attaquer, alors qu'on aurait pu imaginer, sur ce drapeau, un animal plus local, comme par exemple un cheval, un de ces lourds et beaux chevaux de trait de la région. Martin retrouva un peu de son humeur enjouée et ajouta qu'il était amusant de penser que la raison pour laquelle les Africains avaient fait du lion le roi des animaux, était non pas tant son agressivité et sa bravoure que son oisiveté et sa nonchalance, parce qu'il laissait une bonne partie de la besogne à la lionne et se reposait sur ses lauriers de roi.

Le serveur nous apporta deux autres mirabelles. Un peu plus loin était installée une tablée qui finissait de manger à grand bruit. Eux aussi attaquaient la mirabelle tandis qu'une petite fille à moitié étendue sur la banquette cherchait à consoler et à faire dormir sa poupée qui paraissait encore plus fatiguée qu'elle. Martin me demanda alors si je ne m'étais pas trompé lorsque j'avais parlé d'Ostende et traduit le nom de la ville par « fin Est », ce qui lui semblait étrange pour la ville la plus à l'ouest du pays. Je lui dis que sa remarque était juste et qu'à cette question peu de Flamands eux-mêmes pouvaient répondre. Je lui expliquai à l'aide d'un croquis comment était la côte jusqu'au XV^e siècle, époque où Bruges, aujourd'hui à quinze kilomètres à l'intérieur des terres, était encore un florissant port de mer. Il y avait alors une île face au rivage dont le hameau

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Des premières cigarettes fumées en cachette derrière les meules de foin jusqu'à l'apothéose de la grange que nous avons accidentellement incendiée avec nos pétards, c'était comme si, avec eux, nous aurions pu tenter tous les actes de piraterie possibles. Puis, à l'adolescence l'un des jumeaux est mort dans un accident de moto. Nous étions tous bouleversés, mais l'enterrement fut terrible, insupportable, inconcevable pour le frère qui restait. Face à la tombe, il eut l'impression que c'était réellement une part de lui que l'on enterrait sous ses yeux. Les jumeaux sont inséparables et si l'un survit à l'autre, il porte en lui le vide. Peu de temps avant que je ne quitte Anvers, une autre histoire de jumeaux que j'avais suivie avec attention avait trouvé son épilogue : pour la première fois au monde des jumeaux avaient fait usage du droit à l'euthanasie. Originaires de la région anversoise, les frères Verbessem, âgés de quarante-cinq ans, étaient nés sourds. Ils n'avaient jamais appris la langue des signes et avaient développé leur propre gestuelle. Ils ont passé leur vie ensemble, habitaient le même appartement et avaient tous deux obtenu un diplôme de cordonnier. Lorsque leur vue a commencé à baisser et qu'ils ont appris qu'ils étaient condamnés à devenir aveugles, ils ont voulu mourir ensemble, ne supportant pas l'idée de ne plus pouvoir se voir et de ne plus pouvoir communiquer. Catholiques pratiquants, ils sont morts ensemble après l'extrême-onction du prêtre, persuadés qu'ils se retrouveraient au Paradis.

Nous traversons une vallée où les nuages se déchiraient et s'accrochaient comme des lambeaux d'ouate aux sapins. Dans un chemin parallèle à la voie ferrée une cavalière marchait à côté du cheval qu'elle tenait par la bride, exactement au même pas et au même rythme, puis cette image s'évanouit, occultée par le passage d'arbres. Chaque vallée offrait ainsi sa vision presque

identique et toujours légèrement différente par l'un ou l'autre détail. Le déroulement de ma pensée m'emmena plus loin, à Constance, où j'allais retrouver Anton. À plusieurs moments de la journée, j'avais songé à nos retrouvailles et je m'étais demandé comment elles se passeraient, car elles ne pouvaient se passer que bien ou mal, tellement Anton avait toujours été un être excessif. Je ne pouvais pourtant penser à lui que comme à un frère, un frère cadet d'une dizaine d'années. Nous nous étions connus en Belgique lorsqu'Anton y finissait ses études de cinéma, à une époque où il me visitait souvent à Anvers sous les prétextes les plus futiles et les plus amicaux : venir m'emprunter un livre, partager un repas avec moi ou prendre un bon bain chaud. Nous nous sommes ainsi côtoyés pendant plus de vingt ans, avant qu'il ne retourne chez lui, à Constance, où son père boulanger venait de mourir. D'un caractère impossible à vivre, individualiste forcené, Anton avait réalisé plusieurs films brillants, car il exagérait en tout et ses films étaient exagérément bons, avant de se disputer avec tout le monde et de se mettre à dos le milieu du cinéma, milieu parfois assez susceptible, il faut bien le dire. Il était alors revenu à son point de départ, le lac de Constance, où j'allais le retrouver pour la première fois. J'avais bien connu sa femme dont il était à présent séparé, et au fil du temps notre relation n'avait cessé de connaître des hauts et des bas, mais nous nous étions finalement toujours retrouvés d'une façon ou d'une autre. À y repenser, je me disais que j'étais resté le seul, l'unique à ne pas avoir rompu définitivement les ponts avec lui, et qu'à ce titre il m'accueillerait peut-être à bras ouverts, moi le seul de ses amis à lui être resté fidèle. De plus, je lui ramenaient du musée des Antiquités de Leyde, en Hollande, d'étonnantes clichés de minuscules poupées de quelques centimètres trouvées à l'intérieur de momies égyptiennes, images qui devaient l'intéresser pour la recherche qu'il menait sur la

représentation de l'âme.

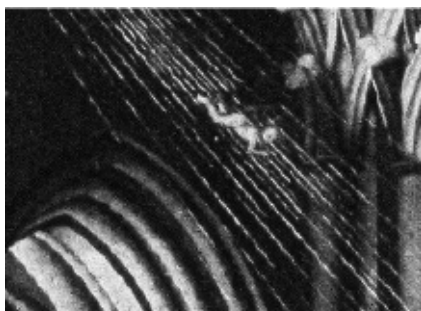
Le train roulait maintenant entre des collines de plus en plus imposantes, et je m'amusais à constater que les habitations étaient parfois en contrebas, parfois à hauteur des voies ferrées ou même plus haut. Par moments nous longions la masse des montagnes dont la roche était retenue, enfermée par un grillage, et cela faisait sourire le vieillard des plaines que j'étais. Mon voisin s'était endormi, la tête dodelinant au rythme des virages, tandis que le jeune garçon en face de lui s'était lancé dans une sorte de ritournelle enfantine qu'il fredonnait tout en l'accompagnant d'une gamme incroyable de divers bruits de bouche, du sifflement au chuintement. J'avais repris la lecture du journal, et mon attention fut attirée par un article sur une série d'affaires d'espionnage qui avaient défrayé la chronique à la fin de la guerre froide. C'étaient des affaires montées à l'époque par Markus Wolf, chef des services secrets d'Allemagne de l'Est, personnage énigmatique s'il en est. D'origine juive, Markus Wolf suit son père, médecin et écrivain, quand celui-ci fuit l'Allemagne de Hitler en 1933. Il passe par la France et la Suisse, avant d'aboutir en URSS, où il fait ses premières armes d'agent secret. Après la guerre, celui qu'on appelait « l'homme sans visage », car pendant longtemps il n'exista aucune photographie permettant de l'identifier, se retrouva à la tête de la Stasi avec plus de trois mille agents sous ses ordres. Il fut entre autres connu pour avoir retourné la vieille tactique des services secrets soviétiques dite « des hirondelles », les hirondelles en question étant de charmantes jeunes filles chargées de séduire diplomates et hommes d'affaires occidentaux pour obtenir d'eux des renseignements. Wolf avait quant à lui inversé le principe en mettant au point de véritables opérations de séduction menées par ceux que l'on appelait en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cela pour une tribu dont le premier point d'eau se situait assez loin et qui était d'autre part éloignée de plusieurs centaines de kilomètres de la mer ou de tout lac important. C'est alors que l'interprète comprit que les Papous de la tribu, voyant les rites étranges et secrets accomplis jour après jour par les ethnologues dans leur petite pièce d'eau, avaient brodé pour eux un invraisemblable mythe aquatique afin de rentrer dans leur logique et de leur faire plaisir. « En fait, conclut Anton, c'est un peu l'histoire de toute l'ethnologie ! »

Nous avons fini la bouteille, payé et sommes sortis. J'étais heureux de le retrouver en forme et le suivais dans les ruelles de la vieille ville. Le clocher du Rathaus, la maison communale, sonna les dix heures du soir, et nous nous retrouvâmes bientôt au numéro 17 de la Hussenstrasse, où il habitait au dernier étage. À la mort de son père, quand il était revenu au pays, Anton avait d'abord cédé la boulangerie familiale qui avait été reprise par un commerçant, puis vendu les deux premiers étages afin, comme il le disait, de « pouvoir finir sa vie en paix », lui qui n'avait plus aucun revenu depuis longtemps. Nous sommes donc montés au troisième et dernier étage, jusqu'au capharnaüm où vivait Anton. Pendant qu'il débarrassait l'un des fauteuils du living des objets et des vêtements qui l'encombraient, je fis à la manière d'un chat un tour de reconnaissance de la grande pièce qui donnait sur la rue : d'un côté se trouvait un petit salon composé d'une table basse et de trois fauteuils, de l'autre une grande table recouverte de livres qui devait parfois servir de table à manger, ainsi qu'une bibliothèque qui couvrait presque tout le mur et qui contenait entre autres l'œuvre complète de Karl May, créateur du personnage de l'Apache Winnetou dont les aventures au Far West avaient fasciné des générations de lecteurs allemands comme Albert Einstein ou Fritz Lang, mais

aussi malheureusement Adolf Hitler. Karl May, qui n'a que peu voyagé, compensait son manque d'expérience du terrain par les comptes rendus, les récits des autres et surtout par son imagination débordante, pour ne pas dire qu'il était un menteur invétéré. Un jour, Anton m'avait raconté que Karl May était devenu aveugle peu après sa naissance dans une famille pauvre et qu'opéré à l'âge de quatre ans, il avait recouvert la vue, ce qui naturellement fait de vous une personne à l'imagination fertile à qui l'on pardonne beaucoup. Il y avait aussi, disséminés entre les livres, des portraits de Brecht, de Schopenhauer, et des dessins de John Tenniel illustrant *Alice au pays des merveilles*, dont celui de la chenille au narguilé et le fameux chat de Chester. J'allais m'asseoir dans le fauteuil qu'il m'avait dégagé quand je vis au-dessus de son bureau, épinglée sur le mur, une photographie représentant un couloir avec un placard entr'ouvert. Comme je m'approchais, Anton s'exclama : « La photographie d'un mensonge ! » Il m'expliqua que c'était le placard dans lequel s'enfermait le reporter de guerre Phesheya Dube du Swaziland pour réaliser ses directs radio de la guerre en Irak. Des milliers d'habitants de ce petit pays d'Afrique du Sud suivaient avec passion ses reportages en direct du théâtre des opérations et craignaient jour après jour pour sa vie. Des collègues lui conseillaient la prudence, l'incitant à se réfugier dans une cave, car on entendait souvent des missiles tomber à proximité de l'endroit où il était. Un jour, inquiet, l'un d'eux avait même demandé aux auditeurs de prier pour le reporter de guerre. Mais Phesheya Dube était chez lui, au Swaziland, dans son placard à balais, et n'avait jamais mis les pieds en Irak.



Ravi par la supercherie du journaliste, j'allais m'asseoir. Anton me mit sur les genoux un gros classeur sur lequel était écrit Âme, qu'il ouvrit sur la reproduction d'un tableau, une Annonciation du XV^e siècle. On y voyait Marie tout à sa lecture dans un décor gothique, surprise par l'ange Gabriel venu apporter la bonne nouvelle que l'on sait, mais on apercevait surtout Dieu, dans le cadre supérieur de la peinture, qui d'un geste de bénédiction de la main droite envoyait l'âme de Jésus plonger dans le sein de Marie.

Anton m'annonça qu'il allait préparer du café et sortit de la pièce, me laissant le classeur entre les mains. Je me demandais s'il faisait toujours ce café doux et rond, car de même qu'il y a différentes façons de parler allemand, il y a différentes façons de préparer le café : celui d'Anton, comme son allemand, était doux et rond. Je lui avais un jour raconté la fameuse anecdote de Charles Quint, né à Gand en 1500, qui régnait sur une bonne partie de l'Europe, et parlait couramment quatre langues : l'espagnol, l'italien, le français et l'allemand, mis à part le latin naturellement. Quand on lui demandait, rapporte l'histoire, à quoi il employait ces langues, puisqu'à l'époque le latin lui aurait suffi pour communiquer, l'empereur répondait : « J'utilise l'espagnol pour m'adresser à Dieu, l'italien pour parler aux femmes et le français pour m'entretenir avec les diplomates, quant à l'allemand je l'utilise pour commander à mes chevaux. » Mais si l'allemand peut se crier, il peut aussi se parler

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

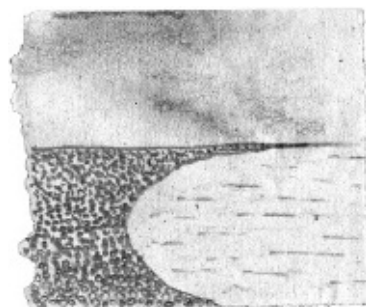
crayon : une barque échouée. En un instant Pavek reconnaît la barque et retrouve son passé. Puis il distingue au loin un son qu'il identifie : le grondement de la mer. Mais un voile semble passer sur lui, ses yeux se referment et il s'endort.

Swen est le fils unique d'un couple de pêcheurs, des gens simples. Leur maison est isolée sur la grève, face à la mer. Lorsque Pavek sort de son long sommeil, l'image qu'il retrouve dans le miroir lui montre un homme changé, un visage sur lequel le temps a passé. C'est en écoutant le pêcheur raconter le récit de son sauvetage dans une langue qu'il ne comprend pas qu'il recompose les derniers moments de sa vie passée. Lorsqu'il sort, il se trouve dans un paysage sauvage et sans fin balayé par les vents : à perte de vue une plage de galets et le flot des vagues qui déferlent sur la grève. Dans cet univers étrange, désertique et grandiose, il reprend contact avec le monde. Tout lui semble inconnu. Il était sorti de sa vie précédente, avait passé le pas d'une porte, sans savoir où il était à présent, mais l'inconnu prenait peu à peu un visage, le visage de Swen. Le jeune homme l'accompagne dans ses promenades, toujours muni de son carnet. C'est un assemblage de petites feuilles de papier cousues ensemble dans lequel il dessine au crayon d'une manière rapide et sommaire. Il s'arrête soudainement et crayonne quelque chose, continue parfois même en marchant. Jamais il n'ouvre la bouche. À quelques reprises, Pavek avait voulu attirer son attention sur l'une ou l'autre chose et l'avait alors appelé par son nom. Swen répétait alors son propre nom, comme surpris. Le pêcheur et sa femme l'ont accepté sans explication, comme une évidence, peut-être à cause de la fascination qu'il exerce sur Swen, qui ne le quitte qu'au coucher. Le peu de personnes qu'il rencontre les premiers jours parlent une langue qui lui est étrangère : il est seul avec lui-même, et heureux de l'être. Ici tout semble plus sauvage et plus primitif, comme s'il avait remonté le

temps. Le vent, la lumière, la mer et les vagues, tout est plus brut, plus violent et plus intense. Ce vent qui gifle, ces embruns qui enveloppent, le son continu du déferlement des vagues effaçaient la vie passée et le laissaient à nu. Mais cet exil le ravissait, car tout lui semblait possible, arrivé à ce point zéro de son existence.

*

Au cours des jours qui suivent, il ne fait rien, ne contacte personne. Chaque jour, qu'il pleuve ou qu'il vente, il parcourt la grève sans fin, fasciné par une lumière toujours changeante. Dans ce monde qui lui reste étranger, il ne tente aucune rencontre et reste seul avec Swen pour ombre. Bientôt leur promenade préférée devient l'aller-retour jusqu'au bout de l'immense plage aux galets. De là, par temps dégagé, on aperçoit une longue et fine langue de terre qui s'avance vers l'océan. C'est là que le son du roulement des galets sous le ressac de la mer est le plus fort. Ils restent là longuement, seuls à eux deux, à s'imprégner de la violence et de la beauté du son, des variations à l'infini de la lumière sur l'horizon de la mer. Swen sort son carnet et dessine : petites esquisses rapidement griffonnées au crayon. Un jour de temps clair que Pavek est venu seul jusque-là, il aperçoit au loin Swen, forme minuscule sur la langue de terre, qui vient vers lui. Plus tard, lorsque Swen l'a enfin rejoint, il lui tend une feuille de son carnet qu'il lui donne.



Le soir, dans le réduit qui lui sert de chambre, Pavek regarde attentivement le dessin qui représente la langue de terre mais du point de vue de la grève, de l'endroit où lui Pavek se tenait. C'est une marine esquissée au crayon : il y a le ciel et la mer, mais surtout il y a la terre, la fine presque île où il avait aperçu Swen, dans la charnière entre mer et ciel. Et il semble à Pavek que le centre de gravité du dessin est bien l'endroit où lui se tenait : ce qui était dessiné évoquait son regard.

*

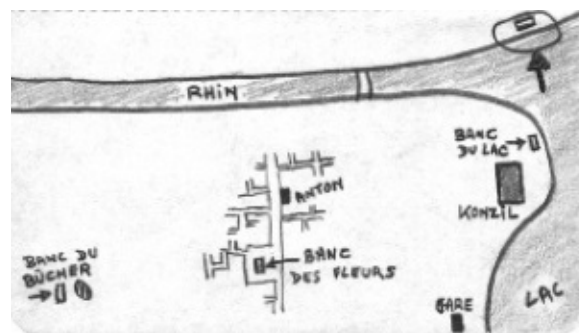
Ce jour-là, Pavek entreprend avec Swen une longue randonnée dans le sens opposé à la grève aux galets. Au croisement des sentiers, il aperçoit au loin une agglomération, mais Swen l'attire vers les collines et les landes qui finissent en plages, là où la mer furieuse de vagues et d'écume se jette plus loin contre les falaises. Jamais ils n'ont marché aussi longtemps. Ils sont ivres de vent et d'embruns. La séparation entre ciel et mer disparaît dans une brume bleue et sombre lorsqu'ils rentrent à la fin du jour. C'est dans cette pénombre du retour que Pavek refait mentalement le parcours du chemin qui l'a mené là où il est. Il décide alors que, cette nuit, il écrira à son ami éditeur. Il lui racontera la dérive de la barque vers le nord, son coma, son sauvetage et les retrouvailles avec le monde, son bonheur d'être ici et la rencontre avec Swen.

*

Swen lui sert de guide. Ils sont maintenant d'égal à égal, comme frères dans cette relation muette. Sur la place du village, c'est Swen qui lui fait remarquer par signes l'absence du son de la mer, et Pavek a soudain l'impression d'avoir été mené jusque

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bouddha-là me ramenait à notre Christ et à l'humanité de sa souffrance. Je racontai à Anton que j'appris un peu plus tard l'une des versions de la légende qui avait donné lieu à cette sculpture unique. Eikan était un jeune moine zen digne d'estime, mais il manquait d'assiduité et se présentait souvent en retard à la prière. Un jour qu'il arrivait encore bien après ses condisciples à la séance de méditation au temple, il vit la statue du Bouddha tourner la tête vers lui et lui reprocher aimablement son retard.



Tout en écoutant mon histoire japonaise, Anton n'avait cessé de suivre les ballets des amateurs de fleurs et les alertes que se lançaient les moineaux quand approchait le gros chat noir aux yeux verts. Il ne me répondit rien, mais je vis à la façon dont il détourna le regard pour me lancer un sourire que l'anecdote lui avait plu. Nous sommes restés dans notre carré de fleurs et de verdure encore un certain temps à regarder le monde autour de nous, et comme je me disais qu'Anton avait vraiment l'art de bien choisir son banc, je m'amusai à dresser le croquis d'un plan des bancs antoniens de Constance. Il y avait le banc du lac, le banc du bûcher et maintenant le banc des fleurs. Anton, amusé, me regardait faire. Lorsque j'eus fini, il prit mon carnet et dessina, sur l'autre rive du Rhin, un quatrième banc. « Nous irons nous promener du côté de Mainau cet après-midi, me dit-il, il y a là-bas un banc parfait d'où l'on a une vue unique sur le lac et Constance. » Je me disais que oui, que peu m'importait, ce

banc-là ou un autre, là où ailleurs, que j'étais venu pour Anton, pour voir comment allait Anton après toutes ces années, et qu'après tout il n'allait peut-être pas si mal que ça. Puis il proposa que nous allions déjeuner à son appartement, à quelque cent ou deux cents mètres de là.

Arrivé devant chez lui, Anton me montra, soudainement pris d'excitation, une plaque commémorative fixée sous le numéro 17 et rappelant qu'ici avait vécu pendant deux ans le célèbre Mesmer, grand maître et pionnier du magnétisme. « Mesmer et ses petites passes magnétiques ! » ajouta Anton en agitant ses doigts frénétiquement sous mon nez. Puis il me dit que le célèbre docteur avait eu en tous cas assez de magnétisme pour séduire et épouser l'une des plus belles et riches veuves de la ville. Il m'expliqua en m'entraînant à sa suite dans les escaliers que Mesmer adorait la musique, que Mozart, Haydn ou Gluck faisaient le voyage de Vienne pour répondre à ses invitations, qu'enfin c'était lui qui avait eu le culot de commander au jeune Mozart, âgé à l'époque d'à peine douze ans, un opéra qu'il fit représenter pour la première mondiale dans son théâtre privé à Vienne. Il s'agissait de *Bastien et Bastienne* qu'Anton promettait de me faire écouter pendant le déjeuner. À peine était-il entré dans l'appartement qu'il fit jouer l'opéra et me rappela l'histoire des amours contrariées du berger Bastien et de la jeune bergère Bastienne, histoire que je connaissais. Comme il lisait sur mon visage, il ajouta : « Ce que tu ne sais probablement pas, c'est que le magicien Colas qui va les aider à se réconcilier, c'est un clin d'œil du jeune Mozart, qui ne manquait pas d'humour, au magnétiseur à la mode, son commanditaire, le docteur Mesmer ! » C'est ainsi que nous avons déjeuné au son de cette magnifique petite pastorale enfantine de Mozart.

L'après-midi nous avons emprunté le pont sur le Rhin et longé le quartier de Mainau en passant devant d'imposants vieux immeubles qui ne manquaient pas de charme mais dégageaient quelque chose d'écrasant qui sentait le pouvoir et l'argent. Bientôt l'étalement d'effets s'arrêta et nous nous sommes retrouvés sur le sentier qui suivait le bord du lac. On apercevait encore au loin un immeuble ou l'autre, mais nous étions maintenant dans une atmosphère plus calme, plus verdoyante. De temps en temps un joggeur en survêtement nous dépassait. Il fallait parfois nous écarter, et l'on sentait monter l'exaspération d'Anton que tout gênait dans cette course, du halètement à cette façon d'éviter de justesse le promeneur sans le moindre signe de salut. Au troisième ou quatrième coureur, il finit par lâcher que nous n'étions heureusement qu'en semaine, que le week-end le chemin le long du lac devenait impraticable tellement il y avait alors de fanatiques du jogging, que jamais son grand-père ni même son père n'auraient pu imaginer que des abrutis passeraient leur temps à courir sur ces sentiers, et que le type, un Américain bien sûr, qui avait inventé le jogging était mort d'une crise cardiaque, foudroyé en plein Central Park à New York. Je ne répondis rien et nous continuâmes notre promenade. Le soleil se cachait longuement, le temps était au gris, au beige. La brume sur le lac avait disparu, ou plutôt il en restait un soupçon infime, une trace à travers laquelle la surface de l'eau scintillait. Nous avons marché longtemps en silence et nous sommes sortis de l'agglomération. À nos côtés, la berge était maintenant plantée de roseaux et au loin sur notre gauche apparaissait la campagne. Soudain, visiblement toujours de la même humeur, Anton dit d'une voix forte : « L'été, j'ai rendu visite à ma cousine un peu plus loin dans la campagne et nous avons fait une promenade, et là au milieu des champs, qu'est-ce qu'on voit ? Une remorque, une grande remorque de transport pour le foin et dessus, en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tragique et avait chargé un homme de cette préservation absurde. Un abri atomique contenant des vivres mais surtout toute la mémoire du monde vivant a été aménagé pour lui sous terre, sous des couches de béton conçues pour le préserver mieux que tout autre. À partir d'une trappe dissimulée, il peut descendre sous terre et emprunter un escalier qui semble sans fin et mène à une porte blindée dont il est le seul à avoir la clef. Là est conservée en cas d'incident majeur, de cataclysme naturel ou de guerre nucléaire totale, la mémoire de notre monde. Au début de l'histoire, il est là, seul depuis une ou deux semaines, et il a déjà commencé à consulter des archives, des images, des livres quand tout à coup, un jour, un après-midi, quelqu'un frappe à la porte blindée. » Je m'arrêtai là et regardai Anton. Nous n'étions que faiblement éclairés par les réverbères, mais je pouvais lire la jubilation sur son visage. « Magnifique ! commença-t-il soudain, mais il faut laisser ça comme ça et chacun le finira dans sa tête. » Et il me décrivit le bunker souterrain, son immense mémoire sous forme de microfilms, d'archives, de livres, de films contenant le souvenir de notre monde, l'intérêt que prenait de plus en plus le survivant à faire défiler devant ses yeux le souvenir de notre passé qui n'existait plus que pour lui seul. Car là était le film tout entier pour Anton, certes peut-être un film court, mais celui-ci devait impérativement se finir là où j'avais achevé mon récit, car l'intérêt de mon scénario était justement, selon lui, de laisser le récit ouvert après que quelqu'un ait frappé à la porte, et que chacun choisisse donc la fin qu'il imagine. J'étais amusé par sa façon de reprendre la balle au bond et de meubler de son imaginaire cet intérieur dont je n'avais esquissé qu'un plan, mais tout compte fait je pensai qu'il s'en était bien tiré en n'achevant pas le récit dont je ne connaîtrai jamais la fin.

Au loin dans la nuit passèrent les minuscules lumières d'un bateau, petite maquette silencieuse. « Non, sans blague, reprit-il soudain, il faut parfois avoir la sagesse d'arrêter. » Et il me demanda si je me souvenais de la fin de Franz Biberkopf dans *Berlin-Alexanderplatz*, le roman d'Alfred Döblin. Naturellement que je m'en souvenais : il y a quelques années, j'étais parti avec mon chien en hibernation dans un appartement de la mer du Nord, et Anton avait débarqué avec l'adaptation cinématographique du roman par Rainer Werner Fassbinder. Il était resté une semaine, une semaine à lire, à se promener dans les polders et sur les plages désertiques, à prendre des bains, et nous avons regardé ensemble tous les soirs deux épisodes de la saga de quinze heures qui nous avait bouleversés par sa force et sa justesse. Cette adaptation d'une œuvre littéraire en cinéma, l'une des rares jamais réussies, avait pris des années à Fassbinder avant qu'il ne meure, mais il avait pensé et mûri ce projet toute sa vie. Nous savions qu'avec un culot incroyable il avait réussi à imposer à tous, aux acteurs, à l'équipe et aux producteurs, la logique d'une seule prise par plan, ce qui pouvait sembler une folie, mais non pour Fassbinder qui avait fait beaucoup de théâtre et savait que lorsque un acteur joue sur scène, c'est toujours la seule, l'unique, la première fois, et que la prise de risque rend naturellement la chose sublime. C'est avec bonheur que nous avons regardé tous les soirs pendant une semaine les treize épisodes et l'épilogue, et je me souvenais effectivement de la triste fin de Franz Biberkopf, le héros, qui restait seul et acceptait en dernier recours un emploi minable de gardien de parking. « Souvent les hommes meurent deux fois, dit Anton, une première fois quand ils renoncent face aux autres, socialement, puis plus tard, une deuxième, qui est la mort naturelle, physique. »

Onze heures sonnèrent au clocher du Rathaus, et nous sommes revenus par les ruelles de la vieille ville où quelques cafés étaient encore ouverts. J'aurais bien entraîné Anton à boire un verre pour continuer l'échange de nos histoires, mais il exécrait ces brasseries où des chopes de bière sont accrochées au mur ou posées sur des poutres de bois, et nous sommes rentrés chez lui. Arrivé à son appartement, il m'annonça qu'avant d'aller dormir il voulait me faire entendre quelque chose qu'il qualifia d'extraordinaire : *La Traviata* de Verdi dirigée par Toscanini. C'était un vieil enregistrement sonore réalisé en 1946 lors des répétitions du vieux maître avec l'orchestre philharmonique de New York. Il n'en possédait que quelques extraits qu'il chercha tout en me parlant de Toscanini, connu pour son caractère difficile, exigeant, ses colères légendaires, et dont on disait qu'il pouvait brûler ou geler mais ignorait la tiédeur, et j'eus un instant l'impression qu'Anton parlait de lui-même. « Tu vas entendre le vieux Toscanini à 79 ans, me dit-il, c'est une des plus belles choses que je connaisse, parce qu'il y a non seulement Verdi et cette musique italienne que j'adore, à la fois savante et populaire, mais aussi Toscanini et son travail, la passion du travail. » Il me fit entendre les extraits et c'était effectivement époustouflant : on entendait le vieux maître fredonner et chanter avec l'orchestre, l'interrompre en l'invectivant d'un « Madonna Santissima ! », relancer les musiciens et les stimuler de « Ancora, ancora, ancora ! » hurlant, éructant. Et c'est en proie à l'émotion mais ravi, l'ayant écouté encore et encore, que je suis monté me coucher.

Lorsque je descendis de ma chambre, je trouvai comme le jour précédent un thermos avec du café chaud et des brioches, mais cette fois aucun message. Je pris le petit-déjeuner, puis une douche et traînai un peu en attendant Anton. Je partirai tout à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

alors que les traces qu'il voyait étaient ses traces à Lui, car à ce moment Il portait l'homme dans Ses bras. Après un long sourire qui cachait mal le fait qu'elle devait déjà connaître l'histoire ou au moins en avoir entendu une version ou l'autre, elle me recommanda la lecture de *L'Odyssée de l'« Endurance »*, le livre racontant l'invraisemblable épopée de Sir Ernest Shackleton qui tenta en 1914 la première traversée du pôle Sud. « Vous verrez, me dit-elle – car elle m'avait toujours vouvoyé –, c'est l'un des récits les plus terrifiants qui existe de toute la littérature de voyage, et vous y trouverez un écho réel à l'histoire fictive que vous venez de me raconter. » Elle n'était pas partie depuis quelques jours que je m'étais procuré le livre et me lançai dans une lecture effectivement captivante. Des semaines après son départ d'Europe, Shackleton est d'abord immobilisé aux abords de l'Antarctique pendant des mois sur la banquise gelée et finit par voir son bateau disloqué, puis englouti par les glaces. Il part alors à pied sur la banquise avec la vingtaine d'hommes qui forme son équipage, traînant derrière eux le canot de sauvetage. Après plusieurs semaines de périple dans les tempêtes de neige, fouettés par des vents glacials qui soufflent à plus de cent kilomètres à l'heure et par une température frôlant souvent les moins trente degrés, lui et ses hommes finissent par se réfugier sur l'île de l'Éléphant, proche du continent antarctique, où ils creusent un abri de fortune. Ils se nourrissent de phoques et de pingouins mais savent que les vivres ne suffiront pas pour tous, et que jamais personne ne les retrouvera dans ce coin du monde perdu et inaccessible. Shackleton et cinq hommes décident alors de prendre le canot de sauvetage et de tenter la traversée de la mer australe jusqu'à la Géorgie du Sud. C'est un périple hallucinant de deux semaines dans ce qui est peut-être l'océan le plus terrible du globe. Ils affrontent mille cinq cents kilomètres de mers démontées, essuient des tempêtes

effroyables dans des températures glaciales, sont privés de tout, frôlent mille fois la mort, mais tiennent bon. Ils arrivent alors en vue de l'une des terres les plus inhospitalières du monde après avoir manqué d'être cent fois disloqués sur les récifs. Lorsqu'à demi-morts ils atteignent enfin une crique, ils se rendent compte qu'ils ont échoué sur le mauvais versant de l'île : c'est de l'autre côté que se trouve le petit port d'où partent les baleiniers. La dernière expédition, peut-être la plus folle, peut alors commencer. Shackleton et les deux hommes qui restent valides décident de traverser l'île à pied pour chercher des secours et vont s'aventurer à travers des montagnes enneigées et des glaciers où nul n'a jamais mis les pieds. Après plus de trente heures de marche ininterrompue dans l'obscurité de l'hiver austral, car s'ils s'arrêtent ils ne se relèveront plus, ils arrivent enfin plus morts que vivants. À ce moment du récit je ne savais toujours pas pourquoi Louise m'avait conseillé ce livre et le lien qu'il pouvait avoir avec mon histoire, quand j'abordai le dernier chapitre. C'est là que Shackleton décrit le sentiment étrange qui l'habita pendant cette incroyable dernière partie de son voyage à pied, et ce sont là les seules lignes ésotériques ou mystiques de tout son récit. Voici ces lignes telles qu'il les écrivit :

Pendant cette marche longue et torturante de trente-six heures parmi les montagnes et les glaciers inconnus, il me semblait souvent que nous étions quatre et non pas trois. Je n'en parlai pas à mes compagnons, mais plus tard Worsley me dit :

– Patron, pendant la marche, j'ai eu la bizarre impression qu'une autre personne nous accompagnait. Crean confessa avoir eu la même idée. On sent « l'impuissance des mots humains, la pauvreté des discours mortels » quand on essaie de décrire des

choses intangibles.

La fin du jour approchait et le ciel était maintenant dégagé. L'éclat de la neige brillait au soleil tandis que dans l'ombre les roches se coloraient de cuivre. Comme nous arrivions près d'Innsbruck le train s'engagea dans une vallée et les deux femmes en deuil se levèrent de leur long face à face muet pour enfiler leurs manteaux noirs : en plus de trois heures de trajet elles n'avaient pas prononcé un seul mot. J'eus l'impression qu'elles emmenaient le silence avec elles en partant. Je descendis moi-même pour attendre le train régional qui devait m'emmener jusqu'au village de Louise. Sur le quai, je regardai longuement les montagnes qui entouraient au loin la cuvette d'Innsbruck. C'était pour moi le dernier moment d'accalmie, de respiration, avant ce qui me paraissait être l'Himalaya.

J'étais à peine installé dans le compartiment désert qu'une jeune femme portant un nourrisson vint s'asseoir en face de moi et que le train démarra. Avec ses traces de rougeur aux pommettes, elle était loin d'avoir la finesse du visage de la mère peinte par de La Tour, mais le bébé, d'une grâce inouïe, aurait pu être le petit cosmonaute du tableau. Elle se débarrassa, dégagea l'enfant de sa couverture et s'installa confortablement, le prenant dans ses bras : il n'avait que quelques jours et dormait profondément. Comme souvent chez les nouveau-nés, j'étais littéralement fasciné par la grâce avec laquelle ses bras, ses mains et ses doigts étaient suspendus, maintenus dans le vide, comme si un fil invisible retenait ces doigts qui flottaient dans une pose si frêle, si fragile. De son index minuscule figé dans l'espace, il immobilisait le temps, l'arrêtait véritablement d'un geste retenu et pointait la richesse absolue, infinie de l'instant présent. Et face à cet enfant d'une grâce étrange qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une enquête étalée sur des années, avaient réussi à calculer la vitesse de la mort, la vitesse à laquelle marche la mort. Ils avaient en effet organisé le suivi médical d'un groupe de personnes très âgées qui régressaient peu à peu sans aucune forme de pathologie particulière. Ces personnes se déplaçaient naturellement de plus en plus lentement au fil des mois, et les chercheurs avaient découvert que lorsque celles-ci marchaient moins vite que le seuil de deux kilomètres et demi à l'heure, elles étaient proches de la mort. Ils en avaient donc conclu par une sorte de métaphore poétique dont seuls les scientifiques sont capables que la mort se déplaçait à trois kilomètres à l'heure, puisqu'à cette vitesse elle les rattrapait. Et je revis cette vieille image de mon enfance représentant la mort avec sa faux, son long manteau noir et sa capuche, puis repensai au héros du conte philosophique d'Anton qui avait réussi à semer la marâtre mais avait fini par se faire rejoindre, car la mort a beau aller lentement, elle finira par nous rattraper tous un jour.

Dans l'air frais de la nuit, je terminais le vin sec et sentais une douce ivresse monter en moi : celle de l'alcool, celle du voyageur arrivé à bon port, celle que me procurait le spectacle de la nuit. J'étais comme un enfant, fatigué mais heureux, muet à l'ombre des montagnes, émerveillé devant les étoiles et la Voie lactée. Moment magique où chaque chose semble à sa place, moment de grâce où l'on se sent faire partie d'un tout, et je repensais à la fascination de Louise pour cette pensée primitive que l'on croit simple et qui est d'une complexité inouïe parce que tout y est relié à tout. Et je me fondais dans cette vision du monde où la plus imperceptible de nos pensées et le plus infime de nos gestes semblent parfois reliés à l'histoire de l'humanité tout entière. Immense toile d'araignée de la pensée primitive qui avait tant fasciné Claude Lévi-Strauss dans l'étude de ces

sociétés qui par leurs rites et leurs danses font et refont les premiers gestes des anciens et abolissent ainsi le temps, faisant de leur présent un présent éternel. Et face à la nuit, je repensais au travail accompli par l'ethnologue pour redonner ses lettres de noblesse à cette pensée sauvage, lui qui en fait n'avait toute sa vie rêvé que d'une chose : devenir chef d'orchestre. Car s'il n'avait pu qu'une fois, avait-il dit un jour, qu'une seule fois diriger un orchestre, il aurait accepté de mourir à la dernière mesure, selon ses propres mots. Le silence et la nuit m'enveloppaient, et mourir, qui était peut-être l'intention cachée de ce voyage jusqu'à Venise, me semblait en ce moment la plus juste et la plus naturelle des choses. Assis dans l'obscurité, je laissai une foule de pensées et d'images me traverser, voyage immobile dans la conscience, et me disais : tout est bien, oui, tout est bien ainsi.

Le petit-déjeuner et la vision que j'avais du monde depuis ma fenêtre furent à l'image de la serviette de table qui m'attendait dans la salle déserte du restaurant : un coq avait chanté, le soleil brillait dans un ciel bleu et la neige étendue hier encore sur les prairies avait fondu. Lorsque je sortis et commençai la lente montée le long de la route qui menait chez Louise, je fus impressionné par la pureté de l'air et le bleu du ciel qui contrastaient avec la brume de Constance. Après les gris-bleu du lac, j'étais dans les verts et les bleus azur de Matrei am Brenner. Il restait de la neige sur les sommets, ce qui les rendait encore plus impressionnants, mais ce n'était pas encore une neige d'hiver, car à y bien regarder on distinguait par endroits, par moments dirais-je presque, la roche grise de la montagne. En montant, les maisons se faisaient rares et des pâturages ouvraient l'espace. Entre le vert des prés et le bleu du ciel, par touches, on distinguait çà et là la tache sombre de l'un

ou l'autre chalet. En contrebas, je vis une grande prairie gardée par des soldats de foin : hier soir en rentrant j'avais pris ces petites meules pour des formes humaines au garde-à-vous dans la nuit. Et je m'amusais de ma frayeur, car ce qui paraît inquiétant avec l'obscurité prête à sourire dans la lumière du jour. Des cris d'oiseaux invisibles accompagnaient ma promenade, petits cris stridents que je ne reconnaissais pas. J'ai toujours eu un mal fou à identifier tel ou tel oiseau, en dehors du moineau naturellement, comme j'ai eu longtemps du mal à nommer tel ou tel arbre, de la même façon qu'il m'est impossible de faire la différence entre un stratocumulus ou un cumulonimbus, ou de désigner par un nom telle ou telle constellation dans un ciel étoilé. Pourquoi me disais-je, et me dis-je encore aujourd'hui, faut-il absolument nommer les choses pour en jouir, car il y a dans l'étrangeté d'un oiseau ou d'un nuage un mystère qui restera toujours entier et qui me semble bien plus séduisant que n'importe quelle classification. C'est naturellement un comble pour quelqu'un qui a l'ambition d'écrire que d'écrire cela, mais je me suis toujours méfié de l'amour des étiquettes. Peut-être sont-elles trop commodes et empêchent-elles de pencher du côté de ce que l'inconnu peut m'apprendre, car les choses mystérieuses ont toujours semblé avoir plus à me dire. Et puis nommer les êtres et les choses par leur nom peut avoir sa part de danger : combien de rites, combien de religions ne cachent-ils pas le véritable nom des choses parce que celui-ci donne le réel pouvoir sur elles ? Tout en marchant me revint à l'esprit une discussion entre anthropologues à laquelle j'avais un jour assisté avec Louise. L'un d'eux nous avait raconté l'histoire d'une fête secrète célébrée quelque part en Afrique, commémoration qui avait intrigué plusieurs générations de chercheurs. Au début du XX^e

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

variantes. »

Nous n'avions de montre ni Louise ni moi, mais il devait bien être midi et nous étions toujours assis au soleil d'automne. Face à nous, la neige fondait lentement sur les montagnes, laissant peu à peu apparaître la roche. Seuls les sommets étaient encore blancs. Un rapace passa dans le ciel, s'immobilisa un moment à notre hauteur puis plongea vers la vallée. Nous aurions pu être des jeunes gens, nous aurions pu être des enfants, notre bonheur d'être là dans la lumière de cette matinée ensoleillée n'avait pas d'âge. Louise se pencha sur le côté et me fit remarquer la présence d'un escargot au sommet du poteau le plus proche. L'animal possédait une magnifique spirale beige et brune dessinée sur sa coquille et semblait se demander quel chemin prendre maintenant qu'il avait atteint une telle hauteur. Louise souligna que l'escargot était connu comme le symbole de la patience, mais Jung disait que, dans les rêves, il était la représentation du rêveur. Je me souvenais que Louise avait rencontré à plusieurs reprises Carl Gustav Jung dans les années 50 lorsqu'elle n'était encore qu'une jeune femme. À l'époque, elle avait été formée à la psychanalyse, mais elle avait toujours refusé toute pratique clinique, considérant le véritable apport de la psychanalyse d'un point de vue intellectuel et philosophique. À plusieurs reprises par le passé, elle m'avait relaté certaines de ses rencontres avec le vieux professeur, sa gentillesse, sa culture sans limites et surtout l'attention exceptionnelle qu'il portait aux autres, aussi bien à leur culture qu'à leur personne. Je me souvenais qu'elle m'avait un jour montré l'une des dernières interviews du vieux professeur réalisée à l'époque par la télévision anglaise. Alors qu'ils parlaient de son passé, le journaliste lui avait demandé si, enfant, il croyait en Dieu, ce à quoi Jung avait tout de suite répondu affirmativement, puis le

journaliste lui avait finalement posé la question de savoir s'il croyait maintenant. « Maintenant ? » avait repris Jung avec un sourire d'une malice que seuls osent les garnements et les vieillards. Puis il avait répondu avec une franchise déconcertante : « Maintenant, je sais ! Je n'ai pas besoin de croire, je sais. » Nous avons à l'époque naturellement longuement épilogué sur ce que le professeur savait, car face à une telle question, il n'est de savoir qu'individuel et personnel. Tout cela se passait à un moment où je finissais de lire la nouvelle *Maître et Serviteur* de Tolstoï, et je me souviens que la mort du héros m'était apparue comme une coïncidence, un signe avais-je pensé, dans son parallèle avec les mots de Jung. Le maître, Vassili Andréitch Brekhounov, et Nikita, son fidèle serviteur sont tous deux pris la nuit dans une terrible tempête de neige. Ils sont égarés et se doutent qu'ils n'en réchapperont pas, qu'ils mourront gelés. Le serviteur accepte son sort tandis que le maître a peur de la mort, la refuse et la fuit. Mais à la fin du récit, un retournement, que l'on peut suivre pas à pas si l'on lit la nouvelle de Tolstoï, s'est opéré en Brekhounov et il regarde la mort en face. Il se couche sur Nikita qu'il sauvera ainsi du gel. Il accepte de mourir, car l'homme qu'il était lui est devenu étranger, et sa vie passée, sa vie de commerçant et de propriétaire, lui apparaît vaine à présent. Et Tolstoï, se glissant dans l'esprit de Brekhounov, lui fait penser ces derniers mots : « Maintenant, je sais. » Et dès lors, écrit Tolstoï pour décrire la mort de son personnage, Vassili Andréitch ne vit et n'entendit plus rien en ce monde.

Après un moment, Louise reprit la parole à propos de l'escargot ou plus précisément à propos de son caractère hermaphrodite. « Vous savez que dans la culture humaine, de tout temps et partout, les êtres qui possédaient la double

sexualité étaient considérés comme les porteurs du véritable savoir, le savoir qui touchait les secrets de la jouissance. » Elle me raconta alors un vieux conte indien où un roi, frappé par un sort, prit la forme d'une femme, se retira dans une forêt, y rencontra un chasseur qu'il épousa et lui donna deux enfants. Des années plus tard, le roi reprit sa forme virile et retrouva son palais. Aussitôt affluèrent des sages et des philosophes venus de partout, avides d'avoir enfin une réponse à la question qui les préoccupait tous : savoir qui de l'homme ou de la femme éprouve le plus de plaisir dans l'acte amoureux. Alors devant tous ceux qui étaient réunis ce jour-là, le roi déclara que c'est la femme qui éprouve le plus de jouissance dans l'amour et, ajoute le conte indien, que c'est même le plus grand des plaisirs en ce monde.



On entendit, provenant d'une ferme en contrebas, le cri d'un coq, puis ce fut à nouveau le silence, le silence des montagnes, pensais-je, car il me semblait que jamais il ne faisait aussi silencieux en plaine, où l'on entendait toujours le son de l'une ou l'autre activité humaine. « Une autre histoire dans notre culture répond à cette fable indienne sur la jouissance, reprit Louise. Chez nous, le caducée représente le premier savoir, celui de guérir, mais il symbolisait à l'origine la toute première forme de connaissance, celle de la double sexualité. Vous vous souvenez de Tirésias ? » Je demandai à Louise si c'était bien le devin aveugle qui annonce à Œdipe qu'il est le meurtrier de son père. « Oui, me répondit-elle, mais l'histoire que raconte Ovide dans *Les Métamorphoses* est une histoire de jeunesse, car

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

homme, volant et criant autour de moi. Après quelques minutes d'un concert inoubliable, elles se reposèrent au sol, se calmèrent, caquetèrent encore un peu, puis retrouvèrent le sommeil. C'en était fait, nous étions en l'an 2000.

Comme nous allions nous asseoir dans les fauteuils du salon, je passai près d'une statuette qui m'intriguait et la désignai à Louise dans la niche où elle trônait au milieu d'autres objets. C'était une sculpture d'une quinzaine de centimètres de haut, vraisemblablement taillée dans une roche volcanique, représentant un personnage féminin, car on distinguait les seins et le trait vertical du sexe. Elle était comme enchâssée d'une cape et son visage grossièrement taillé faisait penser au masque de la mort. Louise m'expliqua que si chaque objet avait son histoire, elle n'en connaissait souvent qu'une partie, une partie infime en ce qui concernait cette statuette qu'elle avait trouvée un jour de pluie sur une plage accidentée dans le Nord de la Corse, il y a de cela des années. « Voyez-vous, me dit-elle, cet objet m'intrigue autant que vous : cela pourrait être l'une de ces statuettes profanes et presque obscènes que l'on trouve parfois dans les chapelles romanes, comme il y en a d'ailleurs en Corse, mais cela pourrait être aussi l'œuvre de l'idiot du village, comme cela pourrait être encore autre chose. » L'objet, et c'était cela aussi qui la troublait, gardait son histoire et son mystère.

Entre la théière et le sucrier je vis sur la table basse un gros clou recouvert de vert-de-gris. Je demandai à Louise d'où provenait ce clou et si lui aussi avait son histoire. « Celui-là précisément, je ne connais pas son histoire, me dit-elle sur un ton amusé, mais il m'a été ramené par un ami qui séjourne souvent aux Antilles et qui l'a trouvé en plongeant au fond de la mer. » Elle m'expliqua qu'il provenait probablement d'un galion

ou d'une caravelle ancienne qui avait vogué dans les Caraïbes, car c'était ce genre de clous qui à l'époque tenait les bateaux ensemble. « Vous voyez, lorsque le capitaine Wallis arrive au XVIII^e siècle à Tahiti, continua Louise, l'équipage est composé de centaines de jeunes hommes qui n'ont pas vu de femme depuis environ six mois et qui se trouvent face aux plus charmantes créatures du monde, et cela totalement nues. Et dans ce paradis que représente Tahiti aux yeux des marins, comme dans beaucoup d'autres îles, les indigènes étaient absolument fascinés par une chose qu'ils n'avaient jamais vue et ne connaissaient pas : ce genre de clous. Après quelque temps, le capitaine Wallis constata que son navire serait bientôt complètement démonté s'il ne s'opposait à ce que ses marins offrent des clous aux vahinés. Il fallut donc interdire immédiatement le commerce des clous et récupérer une grande partie de ceux qui manquaient en les échangeant au meilleur taux contre des cochons afin de pouvoir prendre le large et rentrer en Angleterre, ce qui ne fut pas une mince affaire. »

Avec la fin du jour qui s'annonçait, la montagne seule était illuminée par le soleil et sa masse devenait encore plus imposante. Avouer que je me sentais de plus en plus petit était peu dire. J'avais tantôt le sentiment qu'il n'y avait plus rien que le néant de l'autre côté de la montagne, tantôt l'impression qu'elle devenait menaçante et allait bientôt s'abattre sur moi comme une vague gigantesque et démesurée. Je fis part de mon angoisse à Louise et lui annonçai que je resterais peut-être moins longtemps que prévu, que si ce sentiment persistait, il me faudrait partir le lendemain. « Vous ferez comme vous voudrez, me répondit-elle, l'hôtel ne vous en tiendra pas rigueur si vous partez plus tôt. Quant à moi, je vous aurais revu avec plaisir. J'ai profité de votre présence mieux et plus longtemps qu'en de

nombreuses années. » Et tout en répétant qu'il fallait que les choses se passent comme je le souhaitais, que rien d'autre n'importait, elle compara le rythme de mon voyage à une comptabilité primitive : un, deux, beaucoup. « Chez la plupart des peuples primitifs, dit-elle pour illustrer son propos, le zéro n'existe pas car zéro arbres, zéro animaux, cela n'a pas de sens pour eux. Il y a naturellement le un, l'unité : j'ai une poule. Quant au deux, il est le double de un, car si j'ai deux poules, j'ai deux fois une poule, et je peux ainsi donner une poule à mon voisin qui n'en aurait pas. Mais avoir plus, c'est avoir "beaucoup", car avec trois on rentre dans l'ordre de l'infini. Pour eux, la vie elle-même fonctionne de cette façon, car d'abord l'indigène est seul et il est un, puis il rencontre la femme avec laquelle il vivra et ils forment deux, mais s'ils ont un enfant, ils seront "beaucoup", car l'enfant pourra à son tour avoir des enfants et ainsi de suite, ouvrant la descendance vers l'infini. » Elle compara donc mon voyage à une comptabilité primitive : un, puis deux jours à Lunéville, un, puis deux jours à Constance, un, puis deux jours à Matrei am Brenner, et un, puis deux jours à Vérone, car là aussi j'avais prévu de ne rester que deux nuits sur place. « Enfin lorsque vous arriverez à Venise et que vous serez rendu à vous-même, dit-elle pour finir, si effectivement vous y restez plus longtemps, comme vous l'avez prévu, alors vous serez dans l'ordre du beaucoup, donc de l'infini, et ainsi tout sera bien. » Je lui répondis que oui, que tout serait peut-être bien comme cela, et que, de toute façon, je lui ferai part de ma décision demain matin. Devant cet accord, elle se leva, alluma la lampe de son bureau et deux appliques, puis me proposa, comme la veille au soir, un doigt de porto que je ne refusai pas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Vérone, qui était sur ma route vers Venise. Nous nous étions connus il y a une quinzaine d'années à Anvers lorsqu'il était venu au Musée d'Art ancien pour étudier le portrait de la Vierge exécuté par Jean Fouquet, peintre du roi de France Charles VII au XV^e siècle. Il fut en effet l'un des premiers à soutenir la thèse, aujourd'hui admise par tous, que la Vierge en trône sur fond de séraphins en rouge et de chérubins en bleu était un portrait déguisé d'Agnès Sorel, la maîtresse du roi. Je me rappelais que Mirek m'avait fait remarquer devant la peinture qu'il y avait deux endroits, dans les pommeaux du trône de la Vierge, où l'on distinguait la fenêtre de l'atelier du peintre : seuls indices du monde réel. Il m'avait à l'époque longuement parlé de la désacralisation de l'image de la mère en Europe du Nord, sujet qui le passionnait. C'était peut-être la première fois qu'on avait osé ce déguisement : une femme réelle, une courtisane sous les traits de Marie. Mais il y avait naturellement ces yeux baissés et la tendresse de ce visage qui faisait d'elle une véritable mère, une mère humaine, même si c'était la mère d'un dieu. Mirek avait soutenu que ce n'était pas par hasard que toute la vague des films érotiques et pornographiques était venue de Scandinavie et des pays protestants : elle avait été permise parce que l'image de la femme n'y était plus considérée comme sacrée. Pour parfaire sa démonstration, il s'était appuyé sur le comportement des prostituées à Paris et Amsterdam : à Paris, où elles font le trottoir, on pouvait les approcher, leur parler et elles ne manquaient pas de mots doux pour nous attirer, mais elles montraient peu leurs atouts ; à Amsterdam où elles étaient derrière une vitrine, on ne pouvait leur parler, mais à celui qui s'arrêtait pour les regarder elles dévoilaient leurs charmes. « Dans le sud, il y a le son mais pas l'image, trop sacrée, tandis qu'au nord on a toute l'image, mais pas de son », s'était esclaffé

Mirek. Comme la discussion avait lieu dans une grande brasserie proche de la gare d'Anvers et que Mirek s'était demandé comment cela se passait à Bruxelles, à mi-chemin entre Paris et Amsterdam, nous avions été prendre un aller-retour pour Bruxelles, puis étions allés dans le quartier de la gare du Nord, reconnu pour ses services en la matière. Là nous attendait une surprise qui avait fait hurler de rire Mirek car, à la première vitrine devant laquelle nous nous étions arrêtés, la jeune femme, sans rien dévoiler de ses charmes, avait commencé à nous parler à travers la vitre, à nous qui n'entendions rien de ses propos.

L'homme à ma hauteur et le couple avaient abandonné le wagon-restaurant, me laissant seul. Les montagnes s'étaient maintenant abaissées et arrondies, couvertes de végétation, et nous roulions dans mille verts différents : si ce n'étaient les vignes, c'étaient de grandes plantes sauvages qui bordaient des rivières à l'eau émeraude. Je demandai un petit café serré accompagné d'une grappa et mes pensées me ramenèrent à Mirek aussi sûrement que le train me menait à lui dans ce paysage du Nord de l'Italie qu'il connaissait bien pour y avoir appris l'essentiel de ce qu'il savait. Mirek était professeur d'histoire de l'art à l'université de Cracovie, et il lui arrivait de travailler comme expert pour l'un ou l'autre collectionneur, mais aussi plus prosaïquement de se lancer dans des recherches iconographiques pour telle ou telle maison d'édition. L'œil exercé à la peinture, d'un caractère incisif et provocateur, Mirek était un personnage haut en couleur qui avait été pendant des années le disciple d'un maître en la matière, Federico Zeri, l'un des grands historiens de l'art du XX^e siècle, Italien, lui-même personnalité singulière, exigeante et marginale. Mirek m'avait un jour présenté dans un restaurant de Milan Federico Zeri muni de son éternel Havane. À cause de mes origines anversoises, Zeri

s'était tout de suite lancé dans une comparaison des sens de lecture de la peinture primitive flamande et italienne, car c'était un spécialiste des XIV^e et XV^e siècles. « Nous les Italiens et vous les Flamands, nous sommes complémentaires, m'avait dit Zeri, complémentaires et opposés comme des morceaux de puzzle qui se complètent. » Et il avait expliqué que le sens de la lecture d'une peinture, chez les Flamands, va du détail à l'ensemble, alors que chez les Italiens il va de l'ensemble au détail. Le thème favori d'études pour Zeri, m'avait un jour dit Mirek qui, d'une certaine façon, avait continué à travailler dans la lignée de son maître, était l'interaction entre l'œuvre d'art et la société dans laquelle elle avait été produite. Ainsi l'identité du commanditaire, le pourquoi et le comment de l'œuvre, les circonstances sociales et politiques de l'époque étaient des thèmes de prédilection pour Zeri qui avait fini, avec sa curiosité insatiable et son sens critique aigu, par se faire beaucoup d'ennemis à cause de sa franchise et de son honnêteté intellectuelle, dans un milieu comme celui des marchands d'art et dans un pays comme l'Italie où l'on aime le compromis. Mirek m'avait un jour rapporté une anecdote qui soulignait bien à quel point toute image est une mise en scène stylistique, fruit d'une époque culturelle précise : lorsqu'on apprit au grand historien d'art Bernard Berenson, dont Zeri lui-même était considéré comme le successeur, que la Vierge était apparue au pape Pie XII, il demanda : « Dans quel style ? »

Nous approchions de Vérone et roulions dans une plaine entourée de collines plantées de cyprès, dans cette clarté de l'Italie où ma grand-mère avait vécu son enfance avant de venir passer, pour des raisons inconnues, sa vie de femme dans la lumière blême du nord. Les brumes de Constance et les sommets des Alpes me parurent soudain loin. J'avais rejoint mon

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

créer aux États-Unis au début du siècle dernier des magasins où l'on ne vendait que des babioles à cinq et dix centimes : les fameux *Five and Tens*. Il eut surtout la bonne idée de ne pas les installer dans les grandes villes, déjà fournies en divers magasins, mais dans les villes de taille moyenne qui ne possédaient qu'un *General Store*. En quelques années tout le monde connaissait ces magasins où l'on vendait fils, aiguilles, boutons et bougies, et Kress finit par devenir l'une des plus grandes fortunes d'Amérique. Mais il aimait la peinture et il aimait l'Italie, où il se rendait chaque année pour une promenade en Rolls-Royce, visitant une ville à chaque fois différente. En quelques dizaines d'années il fut à la tête d'un véritable trésor, spécialement en ce qui concernait l'art italien de la Renaissance, et il dut engager conservateurs et restaurateurs pour s'occuper de sa collection. Il ne se séparait que rarement de sa compagne, Miss Kilvert, et c'est ensemble qu'ils voulurent faire don d'une part de sa collection au Metropolitan Museum of Art qui la refusa, comme si le gérant de boutiques vendant des babioles à cinq et dix centimes n'avait à leurs yeux pas assez de poids. Vexé, Kress ouvrit des musées dans toutes les villes où il avait fait construire ses boutiques et y dispersa toute sa collection, non sans avoir fait, à la fin de sa vie, une donation importante à la National Gallery de Washington où elle constitue encore de nos jours le noyau central. C'est ainsi que se trouvent aujourd'hui dans les plus improbables musées des plus petites villes américaines des chefs-d'œuvre de la Renaissance ! Mais Mirek voulait finir en beauté et m'en dire plus sur Delora Kilvert, l'éternelle et, paraît-il, splendide compagne de Samuel Kress, car ils passèrent une grande partie de leur vie ensemble. L'histoire rapporte qu'un jour ils décidèrent finalement de se marier et qu'ils fixèrent une date. Mais à la date convenue, alors que Delora Kilvert était prête, le restaurateur d'art de Samuel

Kress vint glisser quelque chose au creux de l'oreille de ce dernier au moment où celui-ci allait monter dans la voiture qui devait mener le couple à l'église. Soudain Kress fit tout décommander et le mariage fut annulé. Personne n'a jamais su ce qui avait été chuchoté à son oreille.

Le Barolo était effectivement délicieux et montait agréablement à la tête, nous prenant d'une ivresse légère. Il faisait doux, et aux ballets des serveurs s'ajoutaient les sons de cet italien chantant qui ravit tant les gens du Nord. Mirek me confiait la chance et le bonheur qu'il avait eu à côtoyer des maîtres comme Zeri, doté d'une telle acuité de regard, et répétait à quel point regarder peut s'apprendre. « La peinture ça t'éveille mon cher, me dit-il, la peinture ça m'a fait voir le monde, et les maîtres te font voir la peinture comme tu n'avais jamais pensé à la regarder. Fais l'expérience, car elle est surprenante et n'importe qui peut la faire : tu prends un livre d'art écrit par un maître, comme celui de Roberto Longhi sur Piero della Francesca ou celui d'Erwin Panofsky sur les primitifs flamands, et avant de lire le commentaire que l'un ou l'autre peuvent faire sur le tableau que tu as choisi, tu prends cette peinture et tu la regardes longuement, dix, vingt minutes. Tu observes bien tout, et tu crois tout savoir sur le tableau, en avoir tout vu... Alors tu lis le commentaire de Longhi ou de Panofsky, et ils t'apprennent encore quelque chose, car il y avait encore quelque chose que tu avais raté et qu'ils te font voir, que tu vois grâce à eux, et c'est ça l'éveil à la peinture, l'éveil au regard. Ils t'ont fait voir une peinture et toi, du coup, tu vois autrement le monde, parce que ça t'a appris à regarder. Un jour, j'ai eu l'impression que tout ce que j'avais vu avant de savoir regarder un tableau, que toute la réalité du monde, je l'avais vue jusqu'à cet instant en état de somnolence, sans vraiment porter le regard sur les choses,

comme si j'étais somnambule. Les peintres t'apprennent à regarder le monde », dit-il comme pour conclure. Puis après un moment, il ajouta qu'un jour, lorsqu'il était enfant, il s'était rendu au marché aux puces avec ses parents et qu'à un stand où il avait tendu la main pour toucher un objet de valeur, le marchand avait lancé cet avertissement : « On touche avec les yeux et on regarde avec les mains ! » « Ce brocanteur m'a beaucoup appris », ajouta-t-il encore.

La bouteille achevée et l'addition payée, Mirek s'était levé et avait lancé « La nouit est à nous ! » en m'invitant à le suivre. Il disait « nouit » et non « nuit », comme font les Polonais en ajoutant quelque chose de chaud, de douillet, de « nous » à la nuit. Après le restaurant, nous avons déambulé dans les ruelles de Vérone pour jouir de notre ivresse, pour la sentir dans nos jambes et dans notre regard. Au détour d'une rue, je découvris les tombeaux de la famille des Scaligeri s'élevant dans la nuit à la lueur des réverbères sur le parvis de leur chapelle. Tombes élancées vers le ciel entourées de personnages en armes qui veillent, anges qui prient, chevaliers immobilisés sur leur destrier, gisants sur un lit de pierre les mains jointes pour la prière et attendant l'éternité : tout me semblait disproportionné et porté à l'excès, et je ne savais que dire. Des imposants monuments funéraires perses dispersés dans le désert jusqu'aux ciselures d'orfèvres de ces tombes du Moyen Âge, en passant par les mastabas et les pyramides de l'Égypte ancienne, l'homme avait créé des architectures aussi démesurées et excessives que la mort elle-même. Mirek, qui s'amusait de ma surprise, m'expliqua que les Scaligeri avaient été au XIII^e et XIV^e siècles les maîtres de Vérone, ceux qui résidaient au Castelveccchio, ceux qui avaient le pouvoir sur toute chose. Puis il m'entraîna plus loin, comme si tout à coup cela suffisait, comme excédé par

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

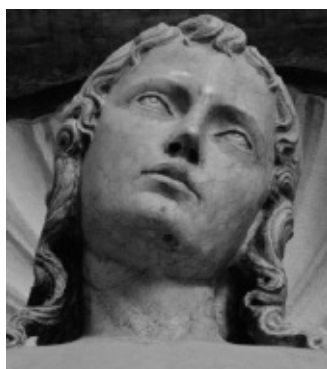
Christ crucifié, la fresque de Pisanello avec saint Georges et la belle princesse, le mausolée sculpté du chœur avec ses personnages en relief et son cavalier à cheval... C'était effectivement un mélange comme j'en avais rarement vu entre dorures kitsch et fresques hiératiques, entre statues d'hommes de pouvoir d'un côté et saints empreints d'humilité de l'autre. « Naturellement, me dit Mirek, c'est l'endroit par excellence où religion et pouvoir sont inextricablement mêlés, mais c'est ici que j'ai trouvé les traces d'enfant les plus touchantes. »



À gauche du chœur, à l'entrée de la chapelle Giusti, se trouvait une fresque mettant en scène la présentation d'un chevalier à Jésus assis sur les genoux de Marie en trône. Elle avait été abîmée par le temps et recouverte par endroits de graffitis. Mirek me montra en bas à droite, juste en dessous de la robe de Marie, l'ébauche enfantine d'une dame en buste qui devait dater de plusieurs siècles. Un peu plus loin, il me montra encore l'ébauche d'un petit cavalier qui tirait la langue et qui n'en était pas moins attendrissant.



Nous sommes allés nous asseoir sur l'un des bancs, en retrait de la croisée, et j'ai laissé mon regard voyager des entrelacs du plafond à l'espace du chœur en passant par les chapelles latérales. Une lumière d'après-midi, forte, parvenait de l'extérieur mais pas un bruit, et l'église quasi-déserte aurait pu être sur le bord d'une falaise ou aux limites du désert. De ma place j'avais remarqué la statue de marbre d'un saint Sébastien et me levai pour me rapprocher de la niche où il se trouvait, laissant Mirek à sa méditation. Le déhanchement du corps nu, la grâce de la pose, l'ambiguïté entre masculin et féminin, tout m'attirait dans la sculpture du saint indifférent à la douleur du supplice. Devant la statue dont les pieds m'arrivaient à hauteur des yeux, je fus pris sous le charme : de près le saint paraissait encore plus doux, plus trouble, plus mélancolique face à la souffrance. Le buste était bien celui d'un jeune homme, mais les boucles des cheveux, la finesse du nez et la sensualité des lèvres étaient féminines, quant aux yeux ils appartenaient déjà à Dieu.



Je retournai m'asseoir et partageai mon émotion avec Mirek. Je lui confiai à quel point ce visage m'apparaissait comme « terriblement beau », à quel point Beauté et Terreur pouvaient être liées dans une telle intensité. Je restai un moment sans rien dire, comme abruti, et le souvenir me revint de cet autoportrait de Rembrandt vu il y a des années au Kunsthistorische Museum de Vienne, qui en possède trois parmi la centaine que le peintre

a exécutée tout au long de sa vie. Celui-là était le plus petit exposé par le musée et était d'ailleurs, si ma mémoire est bonne, simplement intitulé *Petit autoportrait*. Rembrandt devait avoir la cinquantaine à l'époque du tableau : c'est une période noire de sa vie, une période de solitude, celle de sa faillite financière où il est obligé de vendre sa maison pour survivre, le début de la fin, si l'on peut dire. Je racontai à Mirek la découverte que j'avais faite du tableau : il était dix heures du matin, heure de l'ouverture du musée encore désert, il était au fond de la première salle, je suis arrivé face au tableau et me suis arrêté. Là, face au portrait de cet homme si nu, si désemparé, habité par un doute si terrifiant, les larmes me sont venues aux yeux. Je savais que si je restais là, je m'effondrerais en pleurs. Je suis parti, pour revenir quelques instants plus tard. Puis devant l'insoutenable, je suis reparti, et revenu encore, comme si je ne pouvais le quitter, le laisser seul. Puis je suis revenu une dernière fois avant de quitter le musée. Et à chaque fois les larmes me montaient aux yeux et à chaque fois je le quittais, la gorge serrée devant la force de la peinture et devant la fragilité du peintre. À cause de la nudité et du vide, à cause de son regard, à cause de ce miroir qui me renvoyait une image de moi, je dis à Mirek à quel point, pour la première fois de ma vie peut-être, j'avais eu l'impression de voir l'envers de la peinture, et à quel point j'en avais été à la fois troublé et terrorisé. « Jamais un peintre n'a peint comme lui », me répondit Mirek. « Pendant que les autres voyageaient et descendaient vers la lumière du Sud, lui n'a jamais bougé de sa Hollande natale. Et cette vie d'autoportraits, ajouta-t-il, c'est jusqu'à la fin un long cheminement en spirale sur lui-même et sa propre image, non l'image d'un homme public et sûr de lui comme le grand Vélasquez, mais l'image d'un homme seul. » Il regarda un instant autour de lui et reprit soudain : « Si on enlève toutes les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je connaissais l'existence du billet et son histoire mais n'en avais jamais eu entre les mains. C'était un coup du surréaliste belge d'origine anversoise Marcel Mariën à son ami Magritte dont les œuvres commençaient à se vendre dans les années 60 : il avait remplacé la tête du roi par celle de Magritte. Mirek me précisa d'ailleurs que cela faisait probablement référence pour les deux comparses aux années 50 où Mariën avait, paraît-il, réussi à écouler un stock de cinq cents faux billets exécutés par Magritte. Et il ajouta, l'œil pétillant, que la légende voulait que Mariën avait négocié entre 1942 et 1946 un nombre important de dessins et de tableaux attribués principalement à Braque, De Chirico et Picasso, des faux exécutés par Magritte. Tout cela nous faisait d'autant plus rire que nous nous souvenions de notre visite au cimetière de Bruxelles, où sur la tombe de Mariën se trouve cette inscription : « Il n'y a aucun mérite à être qui que ce soit. »

Le train pour Milan entrait en gare, Mirek me prit par les épaules, me fixa longuement, puis m'embrassa. Il me souhaita un bon séjour à Venise et me conseilla d'aller voir Carpaccio. « Du grand vénitien Tiziano, il n'y a plus grand-chose, tout est dispersé dans le monde entier, mais va au musée Correr à la Piazza San Marco, voir ou revoir *Les Deux Vénitiennes* de Carpaccio : qui est qui ? Qui fait quoi ? Que se passe-t-il ? » Il disait adorer ce peintre énigmatique, en marge de la mode de son temps, et me conseilla d'aller aussi à la Scuola di San Giorgio degli Schiavoni que j'avouais ne pas connaître. « Alors il te reste cet endroit à découvrir, dit-il enthousiaste, c'est une chapelle le long d'un bras du canal, avec une salle toute de bois ornée de peintures que Carpaccio a mis cinq ans à réaliser. » Je lui répondis que c'est avec plaisir que j'irai, que pour ma part j'étais amoureux d'une toile de Carpaccio intitulée *Le songe de*

sainte Ursule, un tableau à l'atmosphère étrange où la sainte dort dans une pose d'une grâce infinie, soutenant sa tête d'un geste de la main droite. Et comme il montait les premières marches du wagon, Mirek éclata de rire et ajouta que c'était à cause de ce tableau, à cause des rouges si vifs et du carmin de la couverture, qu'un cuisinier vénitien avait surnommé « Carpaccio » le plat de fines tranches de bœuf cru servies avec un assaisonnement. Puis, changeant de ton, il ajouta doucement : « Ciao, mon cher. » Et il disparut dans le train.

Vérone – Venise

*La vie passe comme le saut d'un poulain blanc
franchissant un fossé : un éclair et c'est fait.*

Tchouang-tseu

Le train roulait dans la campagne italienne et j'étais habité par le sentiment d'aller maintenant au bout de ma route, jusqu'au bout de la ligne de chemin de fer, jusqu'au butoir, d'aller vers un lieu où plus personne ne m'attendait, car la seule personne que j'allais retrouver à Venise, c'était moi-même. Je portais en moi tout ce voyage qui me menait jusqu'à la lagune, avec Martin, Anton, Louise et Mirek cousus à l'envers de moi. Je repensais à la route parcourue et les visages radieux des compagnons de Martin me revenaient, comme la rage et l'amitié d'Anton assis face au lac, ainsi que les yeux vifs de Louise sur le banc au soleil avec sa fleur de myosotis entre les doigts, et l'après-midi silencieuse passée avec Mirek dans l'église Sainte-Anastasie. Tout cela remontait à ma mémoire et dessinait le fil du trajet qui m'amenait à Venise. Je regardais le paysage défiler sous un ciel sans nuages, me laissant bercer par le rythme du train, quand la cadence triste du tango de Petersburski me revint en mémoire. Une nuée d'étourneaux jouaient dans le ciel, s'élevant dans les airs et se rabattant subitement vers le sol, quand vint se substituer dans mon esprit l'image de gens nus chassés de chez eux, la pire des images filmées que j'avais eu l'occasion de voir de ma vie : elle m'avait littéralement frappé de stupeur, et c'est toujours dans un état d'abrutissement que je revenais à elle. Cela se passait à Lvov, en Ukraine, en juillet

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avait l'étrangeté de se plonger dans la conscience d'un autre et dans le rythme de son écriture, à l'image de sa pensée et de sa vision du monde. J'aimais d'ailleurs tellement lire qu'écrire m'avait toujours paru un peu vain et prétentieux, mais comment faire autrement, comment faire pour ne pas écrire ? Peut-on reprocher à celui qui admire les aigles des hauts sommets et n'a pas une vocation d'alpiniste de se consoler en regardant les moineaux du parc où il va lire son journal, parce qu'il sait que, tout compte fait, ce sont là aussi des oiseaux ?

Le restaurant était agréable et offrait une scène permanente pour la chorégraphie entre clients et serveurs que n'offrent que certains restaurants, car c'est principalement une question d'agencement de l'espace et de lumière. Là deux vieillards semblaient vouloir refaire secrètement le monde à voix basse, là un serveur tenant une soupière sur un plateau faisait le tour de la table en servant avec l'agilité d'un danseur de ballet, là un couple d'amoureux japonais étaient amusés et émerveillés par chaque détail. J'étais donc arrivé à Venise et ne savais trop si mon voyage était achevé. Il me restait à me rendre au ghetto juif pour y retrouver les marques de l'enfermement gravées dans la pierre, dont m'avait parlé mon premier compagnon de voyage. J'avais parcouru la France, l'Allemagne, l'Autriche puis l'Italie, et sentais que je me trouvais maintenant sur le seuil d'une porte, que de l'autre côté m'attendait autre chose. Et je me rendais compte à quel point j'avais imaginé que cette autre chose était la mort, que l'aboutissement de ce voyage serait l'aboutissement de ma vie. Mais ce soir, je n'étais plus sûr de rien. Restait l'image du seuil, du pas de porte, le sentiment qu'il y aurait maintenant quelque chose d'autre : la mort, ou autre chose. Le suicide me semblait une décision personnelle et intime qui n'engageait que moi, car que l'on puisse débattre de cela, légiférer sur la mort

d'autrui, sur sa liberté fondamentale à être ou non, que l'on puisse argumenter là-dessus, tout cela me donnait la nausée. Qu'on puisse ne pas être libre de sa propre mort me semblait inhumain et inimaginable. Qu'on me laisse mourir, car si je mourais, ce serait de bon cœur. L'ambiance familiale et bon enfant du restaurant me ramena en pensée à l'histoire d'un suicide qu'un ami proche m'avait racontée peu avant mon départ d'Anvers. Cet ami revenait d'un voyage aux Baléares où habitait l'une de ses connaissances, et tous deux avaient été invités à dîner chez une charmante vieille dame, artiste peintre qui séjournait elle aussi sur l'île. La dame, bien qu'assez âgée, avait fait preuve d'une vitalité, d'une hospitalité et d'une incroyable bonne humeur quand, à la fin du repas, elle parla du suicide récent de son mari, déjà un vieil homme lui aussi. Une après-midi, alors qu'il était assis dans le jardin sur son banc préféré face à la mer, son époux s'était tiré une balle dans la tête avec son pistolet. La vieille dame ne l'avait découvert qu'un peu plus tard, affaissé sur le banc, et avait trouvé, c'étaient ses mots, la « scène si touchante et si belle » qu'elle était vite rentrée chez elle pour prendre ses aquarelles et peindre un petit tableau représentant cet instant. Emportée par son enthousiasme, elle avait d'ailleurs montré ce soir-là l'aquarelle à mon ami qui m'affirma effectivement que la scène n'avait rien de malsain, bien au contraire. Oui, lui avais-je alors répondu, comment penser sérieusement au suicide après une histoire pareille. Le charme du restaurant et la qualité du vin n'aidaient pas à une quelconque décision, et je n'étais plus sûr de rien. C'est alors que me revint en tête l'un de mes aphorismes préférés : Toute ma vie j'ai toujours douté de tout, mais aujourd'hui je n'en suis plus aussi sûr.

La nuit, de la chambre, j'écoutai longtemps le léger et doux

clapotis, le ressac de l'eau, et finis par m'endormir bercé comme un enfant. Je me réveillai dans la même douceur, dans le même bonheur du son de l'eau. Le ciel de ce début d'octobre était bleu azur et, lorsque je sortis, je m'arrêtai d'abord quelques instants sur la petite place proche de la pension pour me chauffer au soleil, réflexe de lézard. J'étais seul depuis un moment sur la place déserte quand je me sentis comme entouré par des sons provenant d'une église toute proche, une chapelle discrète et sans aucun appareil d'où sortaient des chants d'une pureté cristalline. Je m'approchai et entrai dans l'édifice reconverti pour le rite orthodoxe. Un groupe de cinq femmes, foulard sur la tête comme le veut le rituel, chantaient devant une vingtaine de croyants : c'était d'une douceur et d'une grâce rares. Le visage de ces femmes, avec le foulard qui leur cernait la tête et retombait sur leurs épaules, faisait penser à la délicatesse des femmes dans les fresques de Giotto, à la simplicité bienheureuse des Vierges de Bellini : ici ressurgissaient au son de leurs voix toutes les Madones. Longtemps je regardai la finesse du geste de la main droite de celle qui dirigeait le chœur : c'était le velouté d'une femme caressant le visage de son enfant, la retenue de la main de Marie Madeleine dans le *Noli me tangere* du Titien. Je restai à écouter, bouleversé d'entendre ici à Venise chanter en langue russe, avec cette force, avec cette beauté. Une fresque primitive avec saint Georges et le dragon côtoyait un grand tableau de la Renaissance représentant la Vierge et sa mère, le tout en partie caché par les icônes du rite orthodoxe : décor étrange où l'espace et le temps se mêlaient. Derrière le chœur était suspendue une représentation de saint Marc et de son animal fétiche, le lion : allégeance respectueuse à Venise, mais dans le style des icônes russes. Et devant les visages lumineux de ces Madones vivantes, j'avais le sentiment terrible du sacré.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entendait-on seulement le moteur grave des vaporetos. Je repensai à mon voyage, aux amis revus, à Martin et à cette nuit où nous avons été nous promener le long de la Vézouze. Il faisait alors humide, froid, il pleuvait et la rivière coulait si doucement, sans bruit, comme indifférente au monde. Ici au contraire, il faisait doux et tout semblait calme, sauf l'eau du canal qui ne cessait d'être parcourue par une force secrète, continuellement secouée de petites vagues, toujours frémissante, et l'image de la crypte me revint.

Revenu à la pension, je me couchai avec la fenêtre ouverte, comme je le fais toujours. Je ne savais si je resterais à Venise ou non, je ne savais si j'étais heureux ou malheureux, je ne savais si j'étais au bout du voyage ou non, et dans ce doute, dans cette incertitude, je ne trouvais pas le sommeil. Dans la nuit, des groupes de fêtards ivres s'approchaient de la pension, passaient sous les fenêtres de la chambre, puis s'éloignaient en parlant à haute voix et en chantant. Leur présence s'affirmait d'abord imperceptiblement par des cris lointains qui perçaient dans le silence, car ici, comme dans nulle autre ville, nulle part ailleurs, le silence était total, puis le son montait peu à peu jusqu'à devenir présent, réverbéré par les ruelles avoisinantes, pour finalement s'éloigner graduellement, laissant le silence recouvrir leur disparition. Restait alors le clapotis de l'eau. Comme souvent lorsque je n'arrivais pas à dormir, ma pensée me ramena à d'autres circonstances où la blancheur des nuits m'avait tenu éveillé, et je me rappelai une nuit d'il y a peut-être trente ans à Bombay. La vie m'avait offert le bonheur d'avoir plusieurs enfants qui m'ont appris, il faut bien le dire, l'essentiel de ce que je sais de l'existence, mais je n'ai eu qu'une fille. Ce fut mon premier enfant à une époque où j'aimais encore les voyages lointains et l'exotisme, où j'allais à l'autre bout du monde pour

mesurer une différence que j'ai appris avec le temps à apprécier en restant sur place. Nous venions d'arriver d'Europe par avion, et dans la chambre d'hôtel que nous avions pris à Bombay je n'arrivais pas à trouver le sommeil, me tournant et me retournant sur le lit tandis que le jour commençait à se lever. À l'époque ma fille n'avait pas encore deux ans, je me le rappelle avec précision car nous avons fêté son anniversaire un peu plus tard en Inde. Sentant mon impossibilité à dormir, ma fille, minuscule petite femme, se tourna vers moi sur le grand lit, s'approcha, se colla à moi, me passa délicatement la main sur le visage et me dit doucement : « Dors papa, dors papa... » Quelques instants plus tard je sombrai dans un sommeil profond.

Au souvenir de Bombay, je m'étais endormi et j'avais passé une nuit agitée, l'une de ces nuits où l'on se réveille sans trop savoir si l'on a vraiment dormi, tant elles semblent habitées par des rêves étranges que l'on oublie aussitôt. Je jetai un coup d'œil par la fenêtre : le ciel était toujours bleu, et sans trop savoir pourquoi je me dis qu'il me faudrait peut-être quitter Venise. N'avais-je finalement pas passé deux nuits au même endroit à chaque étape de mon voyage et ne fallait-il pas continuer ainsi ? Mais pour aller où dans ce cas ? Dans le doute, je décidai alors de me rendre sur l'île du Lido où je n'étais jamais allé, sans trop savoir ce que j'y ferai. Mais au moins quitterais-je la ville elle-même et me retrouverais-je face à la mer, face au large. Après un petit-déjeuner tardif, j'allai donc prendre le vaporetto pour le Lido.

De Venise jusqu'au Lido, il y a un semblant de traversée et un simulacre de mer où les vagues sont plus fortes et le vent décoiffe. J'allai m'asseoir à l'intérieur du vaporetto à côté d'un couple d'Anglais, observant le jeu des mouettes qui nous

suivaient, rêvant comme rêvent les enfants que je pouvais comme elles voler, jouer dans le vent, m'épingler dans l'air, pour me laisser ensuite tomber et me rattraper dans un vol plané. Arrivé sur l'île du Lido, je sentis à quel point j'étais dans un monde différent : ce n'était plus la ville calme et silencieuse repliée sur elle-même, mais une longue bande de terre, un ruban de plusieurs kilomètres ouvert face à la mer, parcouru de rues et d'avenues où circulaient automobiles et bus. Oubliant tout point de repère, je m'égarai, dépassant hôtels et magasins de luxe, pour sortir du centre et me retrouver le long d'une longue avenue déserte et bordée de pins. Le vent que j'avais affronté dans la lagune était retombé et il faisait une chaleur douce. À l'ombre des pins, je fus surpris de découvrir quatre hommes jouer à la pétanque. Je suis loin d'être un joueur aguerri, mais lorsque je rencontre des passionnés, j'aime à rester les regarder. On pourrait d'ailleurs prolonger la métaphore à la vie elle-même, et dire de la même façon que je préfère ne pas participer à la course, surtout si un quelconque trophée la récompense, et que je pencherai plutôt pour rester à regarder faire les autres. Assis sur le banc où étaient posées les affaires des joueurs, je les regardais se concentrer, viser, lancer leur boule, suivre son trajet la mine heureuse ou soudainement dépitée lorsque le lancer était maladroit. J'avais peu pratiqué la pétanque, mais plusieurs parties m'étaient restées en mémoire parce que rituellement jouées avec le même partenaire : le peintre Paul Delvaux. Nous avions un ami commun, l'une de ces personnes rares par leur discrétion et leur gentillesse, voisin de longue date du peintre depuis qu'il s'était retiré sur la côte flamande, près de la frontière française. Ils avaient pris l'habitude depuis longtemps de parties à quatre, deux équipes de deux, mais le partenaire du peintre était alité lors de mon séjour et je fus donc invité à le remplacer. Le peintre, c'était une chose notoire, avait la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'ouvrir un bordel pour les cosmonautes ! » Je ne voulais pas donner une autre raison à son désespoir dont je ne savais jusqu'où il était joué ou non, et je rajoutai, pour le consoler, que de toute façon les voyages dans l'espace qui auraient lieu dans l'avenir seraient très longs et qu'on ne pouvait pas imaginer de voyages aussi étendus dans le temps avec des hommes, mais plutôt avec des robots. Alors Gigi se leva, posa une main sur mon épaule tandis que de l'autre il mettait l'argent dans sa poche, et me lança en partant : « Mais... quand j'étais petit les cosmonautes vivaient aussi longtemps que les chênes ! »

Remerciement

Je tiens à remercier Eliza Smierzchalska pour sa participation dans la réalisation de l'iconographie du livre.

Table des matières

Le départ d'Anvers

Lunéville

Lunéville – Constance

Constance

Constance – Matrei am Brenner

Matrei am Brenner

Matrei am Brenner – Vérone

Vérone

Vérone – Venise

Venise

Remerciement

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2016
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France